Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

46 | 2011
Lettre sur les sourds et muets

Ensemble des comptes-rendus

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/rde/4847
DOI : 10.4000/rde.4847
ISSN : 1955-2416

Éditeur
Société Diderot

Édition imprimée
Date de publication : 15 novembre 2011
Pagination : 237-276
ISBN : 978-2-9520898-4-5
ISSN : 0769-0886

Référence électronique
« Ensemble des comptes-rendus », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 06 novembre 2011, consulté le 05 août 2021. URL : http://journals.openedition.org/rde/4847 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rde.4847

Propriété intellectuelle

Denis Diderot, *Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*. Textes établis et présentés par Gianluigi Goggi, Hermann, Paris, 2011, 224 p. ISBN : 978 27056 6927 0.

Il n'est plus nécessaire de présenter aux lecteurs de notre revue les travaux de Gianluigi Goggi qui s'attache depuis de longues années à l'étude des manuscrits de Diderot et notamment à ses contributions à l'*Histoire des Deux Indes*. Dans le présent volume, financé par le Ministère italien des Universités et de la Recherche, il nous livre enfin les résultats de ses recherches minutieuses et exhaustives consacrées aux *Pensées détachées*, rédigées par Diderot en 1772 et diffusées dans la *Correspondance littéraire* de Grimm. Depuis les recherches de Feugère il y a cent ans, nous savons que ces fragments conservés dans le fonds Vandeul furent rédigés comme des contributions à l'*Histoire des Deux Indes*. Dans son Introduction, qui occupe les cent premières pages du présent livre, G. Goggi reconstitue d'abord minutieusement l'histoire de la rédaction de ces fragments et des corrections apportées par Grimm et par M^me^ d'Épinay et de leur diffusion dans la *Correspondance littéraire*, et leur lien au texte de l'*Histoire des Deux Indes*. Il démontre par l'étude détaillée de quelques cas que les fragments ne représentent en toute probabilité qu'une partie de textes rédigés par Diderot à la relecture notamment des *Recherches philosophiques sur les Américains* de C. de Pauw, et ainsi que sa contribution à l'ouvrage de Raynal serait nettement plus considérable que n'indiquerait les fragments diffusés par Grimm. G. Goggi passe ensuite à l'étude d'ensemble de ces textes afin de démontrer leur unité et leur importance dans le développement de la pensée de Diderot. Il en dégage les six thèmes les plus importants, qui ont trait à l'histoire de l'humanité et le développement de la société sauvage à la société policée. Il montre aussi l'intérêt des notes de Grimm dans la *Correspondance littéraire*, qui témoignent des désaccords politiques entre lui et Diderot.

Le reste de l'introduction est consacré à l'analyse des seize fragments. L'argument de chaque fragment est situé par rapport non seulement aux autres écrits de Diderot mais également aux débats de son temps et au texte de l'*Histoire des Deux Indes*. Ces pages sont donc à lire conjointement avec l'annotation du texte des fragments, présenté p. 111-175 et accompagné des notes de Grimm. Suivant le principe de *DPV*, certaines notes plus développées sont imprimées comme appendice. On donne également en annexe un texte de G.-H. Gaillard réécrit dans le fragment n° VIII afin de permettre la comparaison avec le texte de Diderot. Un deuxième Annexe indique pour chaque fragment les passages de la deuxième et troisième édition de l'*Histoire des Deux Indes* où il est repris, ainsi que la référence dans le fonds Vandeul, et il fournit le texte de l'édition de 1780.

Enfin, une Postface par Georges Dulac étudie la réception du Fragment n° XVI qui, comme l'indique l'étude que lui consacre G. Goggi aux pages 73 à 100 de son Introduction, est « la pièce maîtresse de ce que Diderot a écrit sur la Russie ». G. Dulac consacre son étude à trois épisodes de la fortune de ce fragment important : son utilisation dans *Les plans et les statuts des différents établissements de Catherine II* d'Ivan Betskoï en 1774 ; sa reprise par Nicolas Demeunier dans l'*Encyclopédie méthodique* en 1780 ; et son insertion dans la *Décade philosophique* en 1796.

Ainsi cette édition, à l'appareil critique impeccable, est exemplaire par l'étude minutieuse des manuscrits et des témoignages de l'époque, la rigueur de l'analyse, la prudence dans les conclusions tirées et l'érudition qui permet des conclusions définitives. Et l'intérêt de cette édition va bien au-delà de la pure érudition. L'étude de ces manuscrits et de leur lien avec le texte de l'*Histoire des Deux Indes* aide à comprendre la méthode de travail de Diderot et la façon dont sa réflexion est stimulée par les sujets abordés dans l'ouvrage publié par Raynal et par les ouvrages qui servent de source à sa contribution sur tel ou tel sujet. Cette édition, qui démontre l'importance de ces textes, constitue ainsi une contribution importante à la compréhension de la pensée politique de Diderot.

Ann Thomson

Christophe Martin commente *La Religieuse* de Diderot, folio, foliothèque, Gallimard, 2010, 236 p. ISBN 978-2-07-039654-2.

Dans son essai sur *La religieuse,* Christophe Martin investit avec beaucoup de brio le cadre complexe et subtil de la belle collection « Foliothèque » dirigée par Bruno Vercier. Il en tire le meilleur parti si bien qu'à propos d'une œuvre pourtant très commentée ces dernières années, il nous donne un ouvrage plein de fraicheur et de perspectives

stimulantes. Le riche intertexte qu'il évoque pour étayer ses analyses est toujours éclairant et en tout premier lieu les références à d'autres œuvres de Diderot : la page du *Supplément au voyage de Bougainville* sur la « vengeance de la nature », par exemple, ou l'image de la volière (pour désigner les couvents) déjà présente dans *La Promenade du sceptique* en 1747. Quant à l'importante bibliothèque en quelque sorte virtuelle qui, sur un temps assez long, fait écho sur de nombreux points à *La religieuse* sans que Diderot la mentionne explicitement, elle est révélatrice d'un contexte foisonnant qui a compté à n'en pas douter dans la genèse de l'œuvre. Pour accompagner son parcours, Christophe Martin s'appuie sur une littérature secondaire qu'il a sélectionnée avec une belle intuition critique. Le dossier de textes qu'il présente à la fin du livre aide à mieux comprendre l'histoire mouvementée de l'œuvre, son esthétique, sa réception, et nous fournit des éléments utiles sur le thème de la vie conventuelle en littérature.

Christophe Martin revisite *La Religieuse* avec une grande perspicacité qui tient à sa parfaite connaissance de la sphère romanesque et à sa maîtrise des questions formelles (le roman à la première personne, l'épistolarité, l'histoire des genres, etc). Il sait repérer les *topoi* qui sont ici à l'œuvre et dont il signale les autres occurrences en amont ou en aval : comme ceux du « narrateur aveugle », des « épreuves de la vertu » ou de la « figure de l'ingénue ». Il fait des rapprochements extrêmement convaincants : par exemple, avec le récit de Tervire, dans *La vie de Marianne*, destiné à mettre en garde l'héroïne contre les dangers des couvents, ou bien de façon plus surprenante mais tout aussi lumineuse avec la *Cendrillon* de Charles Perrault. De toutes ces belles analyses, retenons ce qui concerne la fiction comme expérience existentielle (et non plus comme pédagogie morale) ou le « paradoxe » de *La Religieuse* qui est un ouvrage sans charge anticléricale et qui peut être envisagé de ce fait comme un roman chrétien (Fontanes tentera même d'enrôler Diderot lors de la promotion du *Génie du christianisme*). Les développements les plus réussis portent sur le renversement qu'opère Diderot en choisissant de « traiter sur un mode pathétique un sujet typiquement libertin » (p. 30) et plus particulièrement sur l'étonnante étrangeté de Suzanne. Ce rôle de belle indifférente (« étrangère à l'amour » comme le remarquait déjà Amaury-Duval), loin de se limiter à celui d'une innocente victime, comprend aussi des aspects indiscutablement pervers où se mêlent coquetterie et dénégation. Christophe Martin analyse avec beaucoup de finesse comment l'héroïne s'emploie constamment à faire spectacle et se décrit (pour un destinataire masculin) à travers le regard des religieuses. Le recours à la psychanalyse est très pertinent (et sans abus) pour définir ce qui est effectivement une clef du personnage : le rapport de Suzanne à sa mère.

Ce « commentaire » permet ainsi de prendre en compte les multiples facettes de l'ouvrage dont la lecture restera par ailleurs toujours ouverte et jamais achevée comme il en va pour tous les grands livres. Le principe de cette collection, avec le montage et l'entremêlement de textes divers, convient tout particulièrement à la structure de *La Religieuse* et à l'énonciation qui y prévaut, elle-même si étagée et complexe. Christophe Martin définit très bien la part que Diderot réserve au lecteur en l'appelant à la vigilance envers une narratrice en vérité « peu fiable ». Parmi toutes les voix qu'il réunit pour cet ouvrage, on aura compris qu'il fait entendre magistralement la sienne.

Jean-Claude BONNET

Denis DIDEROT, *Pisma estetycznoteatralne* (écrits d'esthétique théâtrale), édités par Marek Debowski, traduits par Marek Debowski, Jan Kott, Ewa Rzadkowska, Andrzej Siemek, Gdansk, Wydawnictwo slowo/obraz terytoria, 2009, 340 p., 24 ill. ISBN : 978-83-7453-796-4.

Dans l'excellente collection « Theatroteka » proposant aux lecteurs polonais des éditions savamment commentées de sources et documents pour l'histoire du théâtre, Marek Debowski livre un recueil des principaux textes de Diderot relatifs à l'esthétique théâtrale ; on peut rappeler qu'il avait déjà donné en 2005, dans la même collection, une très bonne édition de *L'Art du théâtre* de François Riccoboni. Dans ce volume consacré aux écrits de Diderot, on trouve les *Entretiens sur* Le Fils naturel, *De la poésie dramatique*, *Le paradoxe sur le comédien*, ainsi que les *Lettres à Mademoiselle Jodin*. Le modèle suivi est celui de l'édition *Diderot et le théâtre*, donnée par Alain Ménil en 1995. On ne peut que saluer l'impeccable travail de présentation, d'annotation et d'édition ainsi que le choix judicieux des illustrations, sans parler du très utile index, effectués par Marek Debowski. On signalera aussi qu'on trouve dans l'introduction et les notes de précieuses informations sur la réception de Diderot en Pologne.

François ROSSET

Annie IBRAHIM, *Diderot, un matérialisme éclectique*, Paris, Vrin, « Bibliothèque des philosophes », 2010, ISBN : 978-2-7116-2290-0.

Un (bon) livre sur Diderot philosophe est toujours une nouvelle réjouissante. Publié chez un prestigieux éditeur de philosophie classique, l'ouvrage d'Annie Ibrahim devrait contribuer, dans la lignée de travaux comme ceux de Jean-Claude Bourdin et de Colas Duflo (d'ailleurs souvent cités), à faire reconnaître la philosophie diderotienne dans le

paysage intellectuel français. Mais la valeur de cet ouvrage ne s'arrête évidemment pas là, car Annie Ibrahim propose une lecture stimulante de l'ensemble de l'œuvre philosophique de Diderot, de la conception de la nature et du savoir à la politique en passant par l'esthétique.

L'un des intérêts du livre est de partir d'une notion largement décriée en philosophie, l'éclectisme. On sait l'intérêt que Diderot portait à cette manière de pratiquer la philosophie, ne serait-ce qu'à travers l'article du même nom qu'il rédigea pour l'*Encyclopédie*. Mais, comprenant bien toute la portée heuristique de cet éclectisme, Annie Ibrahim ne se contente pas de remarquer la nature non systématique, voire non doctrinale, de la pensée de Diderot. Car il y a bien une unité possible pour un « matérialisme éclectique » associant l'inachèvement du tout qu'est la nature, une combinatoire aléatoire et une certaine pratique de l'écriture philosophique. L'ouvrage évite ainsi l'écueil consistant à restituer ce qui serait le système de Diderot, tout en offrant un point de rencontre possible pour l'ensemble de la pensée diderotienne. Car c'est bien le thème de la rencontre qui articule non seulement l'ensemble du livre mais chacune de ses parties, qu'il s'agisse des rencontres entre molécules, entre sensations, entre les fibres, les idées ou les hommes. Cette thématique connue prend alors une nouvelle portée en devenant une sorte de prisme réfléchissant les multiples facettes de la pensée philosophique de Diderot. Ce *Diderot* présente ainsi l'intérêt d'être construit par un jeu de rencontres qui épouse les dynamiques profondes de la pensée diderotienne, de sa genèse comme de ses formulations. Car A. Ibrahim, en promouvant la philosophie diderotienne, se montre sensible à la singularité de son déploiement et de son écriture. Cela vaut d'être remarqué car, si Diderot doit (re)devenir classique en philosophie, ce ne pourra être qu'en gardant toute l'originalité de sa pratique de la philosophie et de l'écriture. On peut en revanche se montrer réservé sur l'idée de « cohérence contradictoire », formulée dès l'introduction (p. 13) et reprise ensuite. Quoique séduisante, elle semble surdéterminer les tensions nourrissant la pensée de Diderot.

La première (« La rencontre des molécules : la génération des formes physiques et organiques ») et la seconde section de l'ouvrage (« La rencontre des noms et des choses : les formes du savoir ») forment un ensemble articulé au rapport entre nature et savoir. C'est la partie du livre où le thème de la rencontre prend le plus de force. Partant du modèle de la rencontre aléatoire entre molécules, A. Ibrahim analyse le jeu de la nécessité et de la contingence dans la conception diderotienne de la nature et de la connaissance. Soulignant justement le rôle des probabilités et du jeu, le livre révèle la profondeur d'un « schème aléatoire » (p. 29), notamment à propos des dynamiques matérielles traversant l'inerte et le vivant. A. Ibrahim revisite ainsi la question de la

fécondité de la nature à partir du thème des dés pipés, en comprenant ces derniers comme une sorte de rupture vitaliste à l'égard des modèles purement mécanistes (notamment p. 25-31). Cela produit en particulier une analyse intéressante de l'expression, qui articule l'expression des formes et de l'énergie naturelles, celle de la pensée et de l'écriture (p. 69 et p. 97-110). La mise en valeur de ce thème conduit à de belles analyses sur les rapports entre les dynamiques de la nature et celles des arts et de la philosophie. Signalons l'attention portée sur le travail d'imitation expressive de l'artiste/artisan, central pour l'interprétation de la nature (p. 97-99), l'idée d'un « style-polype » articulant les limites du langage au pouvoir expressif des corps (p. 79-83), et l'examen du statut philosophique des métaphores chez Diderot. Pour ce dernier point, on peut néanmoins discuter l'existence d'un traitement « disjonctif » des métaphores qui ne trancherait pas entre les développements sur le génie ou l'imagination et ceux sur les sciences expérimentales (p. 101, voir aussi p. 94 à propos de la curiosité), les deux champs étant intimement liés chez Diderot comme le montre notamment l'éloge du génie chimique. On relève en outre un accent intéressant sur la métamorphose, mais on voit mal en quoi elle serait « le seul transcendantal » chez Diderot (p. 45, p. 80, p. 108), ce dernier ne proposant aucun principe rationnel pur et ne cherchant pas les conditions de possibilités *a priori* des phénomènes.

Ce premier grand moment aborde la question complexe des rapports entre Diderot et les grandes traditions scientifiques des Lumières. A. Ibrahim commence par examiner les relations entre Diderot, Descartes et Newton, ainsi que la tension entre le « ralliement » de Diderot à l'attraction (p. 24) – avec son extension à d'autres champs que l'astronomie – et son effort pour dépasser le « modèle newtonien de la nature » (p. 25). Mais il semblait alors utile de distinguer plusieurs types de newtonianismes pour préciser, notamment, le statut des affinités chimiques qui, tout en étant le plus souvent estimées indépendantes de la loi gravitationnelle en France à l'époque, sont parfois (Venel et Diderot) rapportées à un genre spécifique d'attraction mettant en jeu un pluriel de substances plus qu'une variation des paramètres (p. 24-25). À ce propos, on relève pour la chimie un décalage entre les références principales (H. Metzger et dans la bibliographie J.-C. Guédon) et certaines analyses qui rejoignent une historiographie plus récente (notamment p. 36-36). On pourrait aussi s'étonner que la bibliographie finale ne retienne que quelques noms et, en certaines occasions, de ne pas trouver telle référence (l'article de Véronique Le Ru sur « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *RDE*, n° 26, n'est pas cité lorsque que le livre emprunte cette belle expression, p. 117 ; sur le scepticisme et Diderot, p. 117-118, on aurait pu s'attendre à voir cités les travaux de F. Markovits).

Semble plus problématique la comparaison de Diderot avec Buffon et Maupertuis à propos des qualités reconnues aux parties élémentaires de la matière. En effet, traiter comme équivalents le moule intérieur de Buffon (appuyé sur le concept newtonien de force agissant dans l'intimité des corps), le « psychisme élémentaire » ou la « mémoire des particules » de Maupertuis et l'« inquiétude automate ou sensibilité sourde » de Diderot (p. 35, voir aussi p. 65), revient à occulter de profondes différences. Notamment, la réduction par Diderot de tout finalisme latent, même lorsqu'il traite des affinités et du vivant, ne permet pas de l'associer à la mémoire élémentaire de Maupertuis (tel est d'ailleurs l'enjeu central du débat mené dans les *Pensées sur l'interprétation*). Il faut aussi prendre garde au statut de la sensibilité universelle de la matière, dont le livre semble par endroit occulter le statut hypothétique (p. 53). Cela dit, la discussion sur le statut du vivant chez Diderot est riche et ouvre des pistes pertinentes.

Les deux dernières parties de l'ouvrage sont consacrées à l'esthétique (« La perception des rapports : les formes esthétiques ») et à la politique (« La rencontre des hommes : les formes politiques »). Partant de la question de la perception des rapports et du goût, A. Ibrahim propose une étude synthétique de l'esthétique diderotienne. Mais il semble que le fil de la rencontre aléatoire soit ici moins central (voir cependant p. 144). Car l'enjeu matérialiste semble plutôt résider dans la théorie du jugement (au moins en large part) : comme en morale et à un certain niveau de la théorie de la connaissance, l'essentiel est de déterminer la relation entre l'acte de jugement et la perception, autrement dit de savoir si intervient une faculté irréductible à la matérialité des corps. Sous cet angle, souligner l'ancrage de l'esthétique diderotienne dans le réel, la sensation, l'organisme et l'éducation ne semble pas suffire pour marquer son caractère matérialiste. Il faut en outre montrer que le jugement esthétique s'origine dans le donné sensible lui-même ou dans une nouvelle forme de dynamique matérielle.

La section sur le politique offre des analyses intéressantes, par exemple sur le jeu des libertés (p. 176-177). Mais le thème de la rencontre paraît là encore moins central, comme le souligne le fait que plusieurs idées suggestives sur les mélanges hommes-animaux n'ont qu'une portée politique indirecte (p. 193-197, voir cependant p. 198). De même, il n'est pas sûr que les métaphores de l'organisme comme l'essaim d'abeilles aient une vraie dimension politique (p. 198). Cette partie offre l'occasion d'une dernière remarque. L'un des grands mérites de l'ouvrage est de citer de nombreux textes de Diderot, permettant au lecteur d'accéder à des passages plus ou moins connus. Mais, peut-être à cause de contraintes éditoriales, certaines pages voient se succéder rapidement des textes aux statuts distincts. N'aurait-il pas été bon, pour interdire toute confusion, de préciser les

différences entre un article de l'*Encyclopédie*, l'*Histoire des deux Indes* ou le *Supplément au Voyage de Bougainville* (p. 209) ? La diversité des textes ne nuance-t-elle pas l'hypothèse d'une constance thétique, la reprise d'une même idée pouvant avoir des accents très différents (voir p. 200) ? Mais c'est bien sûr la rançon de la grande densité du livre et cela n'atténue pas le plaisir qu'on prend à (re)découvrir certains beaux textes de Diderot.

On le voit, c'est un *Diderot* très suggestif que nous propose A. Ibrahim, un livre qui donne l'envie et les moyens de discuter des thèmes passionnants et variés. Les éléments de débat indiqués ici sont à considérer comme le signe de la grande fécondité des vues proposées.

François Pépin

Franck Salaün, *Le genou de Jacques. Singularités et théorie du* moi *dans l'œuvre de Diderot*, Paris, éditions Hermann, collection « Fictions pensantes », 2010 [172 pages dont 139 pour l'essai proprement dit, 11 pages pour les Appendices, et 17 pages pour la Bibliographie]. ISBN : 978 2 7056 7003 0.

Commençons par saluer cette nouvelle collection d'*Essais* aux éditions Hermann que l'on peut croire ouverte à la fois aux littéraires comme aux philosophes et à tous ceux qui, comme l'indique le titre même de la collection, s'intéressent aux « fictions pensantes ». Les spécialistes de la littérature des Lumières devraient pouvoir s'y reconnaître largement et au-delà, puisqu'on sait au moins depuis Pierre Macherey que la littérature pense et, accessoirement, à quoi à elle pense. Cette collection est dirigée par le même Franck Salaün, dont on peut souhaiter que l'ouvrage soit le premier d'une belle série.

Le titre de cet essai évoque donc la blessure au genou de Jacques, comprise par celui-ci et par son capitaine comme l'événement nécessaire qui va ouvrir un enchaînement nécessaire de causes. Le genou apparaît ainsi d'emblée comme une synecdoque de l'individu, permettant d'interroger la notion de singularité chez Diderot et d'en dégager une possible théorie du *moi*, examinée en elle-même ainsi que dans la relation que ce *moi* entretient avec le corps social : question philosophique s'il en est – dont l'origine métaphysique entraîne chez Diderot une critique de la métaphysique elle-même, à travers une perspective résolument empiriste –, avant de devenir un problème majeur de la sociologie (on songe évidemment aux travaux de M. Weber, E. Durkheim, ou G. Simmel, et plus près de nous de N. Elias ou L. Dumont). Le titre de cet essai, tout comme son prologue, mime le mouvement même de l'hypertexte diderotien, puisque le mal du genou dont souffre Jacques n'est qu'un prétexte à un questionnement philosophique sur l'irréductible singularité de

chaque expérience. Au-delà de cet exemple, « se pose donc la question du sujet de l'expérience, de son unité, de sa stabilité dans le temps, et du degré de ressemblance ou d'analogie de son expérience avec celle des autres » (p. 17). Mais on verra le déplacement de cette question sur le terrain de la morale, à travers le problème récurrent de la responsabilité individuelle.

L'ouvrage de Franck Salaün se compose d'une introduction théorique qui pose de façon à la fois classique et originale la problématique générale de l'ouvrage (« La pensée au défi des singularités »), puis de deux parties interprétatives : la première, intitulée « Le mythe du petit harpeur », est plus conceptuelle, tandis que la seconde, baptisée « Interactions », s'efforce de mettre les concepts à l'épreuve des textes. Trois questions constituent le fil conducteur de cet essai : « Comment dire les singularités ? Qu'est-ce que le moi selon Diderot ? Quel rôle jouent les fictions et la création littéraire dans cette exploration ? » (Introduction, p. 23).

Cette structure pourrait encore servir de méthode, bien que l'auteur ne sépare jamais la réflexion théorique de l'examen des cas particuliers et de leurs mises en scènes fictionnelles. Cependant, et cela se ressent parfois sur le contenu de l'ouvrage (notamment dans les effets de répétition), cette organisation semble avoir été pensée *a posteriori* puisque l'ouvrage est composé pour partie d'une réécriture de textes publiés ou présentés antérieurement.

On peut s'arrêter un instant sur le substantiel arrière-plan philosophique, soit l'histoire des théories du *moi* (dont Frank Salaün indique les linéaments). Chez Descartes, le *moi* est une idée claire et distincte qui a le caractère de l'évidence. Malebranche défend quant à lui l'idée d'une connaissance de notre existence et de ses propriétés par sentiment ou conscience (connaissance imparfaite mais vraie). L'évidence du *moi* et de l'ensemble de ses propriétés (existence, durée, identité et simplicité) serait telle qu'elle ne supposerait pas de démonstration. Pour les cartésiens, le *moi* est donc une vérité intuitive et, comme le montre le *cogito*, il est une substance pensante.

Contre ces philosophies substantialistes (et dualistes), Diderot revient à la démarche empiriste proposée par Locke pour la tirer du côté d'un matérialisme tempéré. Il développe ce que Franck Salaün appelle « une philosophie des singularités dans laquelle la question du *moi* occupe une place importante » (p. 23). Dans les faits (ou plutôt dans l'espace de la « fiction pensante ») cette philosophie amène souvent Diderot à prêter intérêt à des individus effectivement singuliers, eu égard soit à leur nature (l'aveugle, le sourd-muet, etc.) soit à leur personnalité (le Neveu). Le problème que pose Franck Salaün est donc double : il réside, d'une part, dans l'opposition entre la critique de l'idée d'*individu*

par Diderot et l'élaboration d'une philosophie des singularités ; d'autre part, dans la tension entre cette réduction du champ et l'ambition propre à toute philosophie de ramener le divers à l'unité en dépassant par là même la variété des formes. Autrement dit, « les singularités ne constituent-elles pas […] la limite, l'écueil principal du *logos* ? » (p. 25).

La question intéresse aussi le langage : parce qu'il apparaît souvent impuissant à exprimer l'expérience individuelle, et parce qu'il a tendance à aplanir les différences, Diderot trouve ici le moyen 1/ de dénoncer à la fois « l'abus de mots » (mais Frank Salaün pourrait rappeler que cette question constitue déjà au XVIII^e^ siècle un *topos* philosophique, comme le montrent les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz ou le *Traité de la nature humaine* de Hume) en se livrant à une critique des idées métaphysiques, 2/ de souligner les limites du langage lorsqu'il s'agit d'explorer l'infinie richesse des expériences, 3/ de comprendre la tension entre « le désir de penser et d'exprimer tout à la fois les singularités et la communauté » (p. 28).

Franck Salaün souligne le rôle capital conféré à la *mémoire* dans la réflexion de Diderot (suivant en cela d'autres philosophes, Hume notamment) et surtout, il met en évidence le fait que chez Diderot « la mémoire déborde très largement la conscience », citant un beau passage des *Éléments de physiologie* ; de même pour la notion d'*habitude*, sur laquelle Diderot revient souvent et qu'il discute tout particulièrement dans ses *Observations sur […] Hemsterhuis*. Cela dit, on peut se poser la question de savoir ce qui, dans la pensée de Diderot est véritablement novateur. Diderot invente-t-il, et jusqu'où ? Franck Salaün a le souci de rappeler ce que Voltaire écrit sur le sujet (« Vous n'êtes le même que par le sentiment continu de ce que vous avez été et de ce que vous êtes ; vous n'avez le sentiment de votre être passé que par la mémoire : ce n'est donc que la mémoire qui établit l'identité, la *mêmeté* de votre personne », *Questions sur l'Encyclopédie*, « Identité personnelle »). S'il ne néglige pas de souligner les liens qui unissent la pensée de Diderot avec celle Hume, on aurait pu s'attendre à ce qu'il cite le philosophe écossais tant le *Traité de la nature humaine* signale la parenté de Diderot avec la crique radicale de la notion d'identité personnelle qui est à l'œuvre dans la quatrième section du premier livre : « Il est des philosophes qui imaginent que nous sommes à chaque instant intimement conscients de ce que nous appelons notre MOI, que nous en sentons l'existence et la continuité d'existence, et que nous sommes certains, avec une évidence qui dépasse celle d'une démonstration, de son identité et de sa simplicité parfaites » (*Traité de la nature humaine,* édition G-F, 1995, p. 343). Hume interroge ainsi l'existence même du *moi* : y-a-t-il une unité et une identité derrière la diversité de nos perceptions ? La question est donc celle du rapport entre la multiplicité de nos perceptions et de nos idées et d'une possible

unité du *moi* sous couvert d'identité. Pour Hume, le *moi* n'existe pas. Son raisonnement se fonde sur une théorie empiriste de la connaissance selon laquelle toute idée provient des perceptions : l'idée du *moi*, pour être certaine, devrait provenir elle aussi d'une impression, d'une perception. Or ce n'est pas le cas. Donc le *moi* n'existe pas, et l'homme n'est que multiplicité de perceptions sans aucune unité. Comme le montre Franck Salaün, Diderot va nuancer ou corriger cette négation de l'unité du *moi* en reprenant le problème à la base, et en interrogeant, avec Locke, la nature de la conscience de soi et de la mémoire, pour se demander « à quelles conditions existe-t-il quelque chose comme un *moi* » (p. 55).

Au fond, l'auteur du *Rêve de d'Alembert* remet en cause ce qui constituera pourtant pour la plupart des philosophes jusqu'à Durkheim – comme le montre son *Cours de philosophie* de 1884 – les trois « attributs naturels » du *moi*, à savoir, l'unité, l'identité, et la causalité. Mais c'est sans doute dans le développement de sa critique, dans sa systématisation et dans ses illustrations tant fictionnelles que sur le plan théorique que Diderot est le plus percutant. La notion de singularité permet en effet de comprendre autrement une conception métaphysique du *moi* entachée de dualisme et de la dépasser à travers une réflexion qui permet de penser à la fois l'unité et la diversité, la continuité et le changement, et finalement la complexité des singularités elles-mêmes. Comme le dit très justement Franck Salaün, chez Diderot, « le *moi* est à la fois l'activité qui relie, et le résultat évolutif des rapports qu'il instaure » (p. 138). Nous dirons au passage que l'un des mérites de cet essai est de saisir ce qui, dans la lecture d'Helvétius par Diderot, relève de la bonne et de la mauvaise foi – où le second prête parfois au premier « des conceptions qui ne sont pas les siennes » (p. 60) – alors que tant d'exégètes (et ce, malgré la démonstration incontournable et implacable de Gerhardt Stenger sur le sujet) ont pris les critiques de Diderot pour argent comptant en accusant un peu légèrement Helvétius de simplisme.

Franck Salaün déduit de son enquête le fait que le *moi* chez Diderot peut finalement être compris comme « un complexe de rapport » (bien que l'expression ne nous paraisse pas très heureuse), définissant ainsi « une nouvelle théorie du sujet » où « le *moi* qui s'y dessine est un *moi relationnel* » (p. 81). Par ce syntagme, il faut entendre ce que Salaün appelle notamment « la structure Lui-Moi » qui peut prendre la figure du soliloque ou du dialogue (on aurait tout autant pu parler de structure dialogique, même si le dialogisme bahktinien pose par ailleurs des problèmes assez étrangers à la réflexion de Diderot en dépit des apparences). Cette théorie du *moi*, que Salaün appelle encore le « *moi* réticulaire », va être assez brièvement étudiée dans les textes, à travers des effets de structure, à travers le travail des noms propres ou le personnage de d'Alembert comme personnage de fiction… Cette partie consacrée

à l'examen des œuvres n'est sans doute pas la plus convaincante de l'ouvrage ni la plus novatrice. Certaines analyses (par exemple le commentaire sur le fameux incipit du *Neveu de Rameau*, « mes pensées ce sont mes catins ») peuvent décevoir, et on surprend l'auteur à confondre les *moi* à l'œuvre dans ce dialogue, notamment le *moi* du narrateur avec le *Moi* du philosophe. La dernière partie de l'essai intitulée *Sociabilités*, semble même s'éloigner du propos initial, notamment le chapitre « Prostitutions » qui concerne encore l'analyse du *Neveu de Rameau*.

À ces quelques réserves, nous ajouterons le fait que certaines des propositions avancées ne sont pas toujours vérifiées. Ainsi, relativement au débat qui oppose Jacques et son maître, et à travers eux les partisans du fatalisme et ceux du libre arbitre, Frank Salaün déclare à propos de la place de l'auteur : « contrairement à eux […], il affirme que les propositions concernant le futur sont indécidables » (p. 12). On aimerait en effet savoir où, dans le roman, Diderot énonce cette proposition, et le cas échéant, que soient mentionnés les autres textes où elle pourrait être formulée.

Le Genou de Jacques est donc un ouvrage concis, clair et vivant qui se lit très agréablement. Sa démonstration mobilise l'ensemble du corpus diderotien et elle touche à l'une des problématiques centrales de la philosophie de Diderot, en faisant jouer non seulement textes philosophiques et fictions littéraires, mais également de nombreux articles importants mais parfois négligés de l'*Encyclopédie*. Nul doute qu'il fera référence sur la question de la *singularité* chez Diderot, dont l'auteur montre de manière très convaincante qu'il faut la distinguer de celle, autrement plus problématique, de l'*individu* ou de l'*individualité*.

Stéphane Pujol

Franck Cabane, *L'Écriture en marge dans l'œuvre de Diderot*, Paris, Champion, « Les Dix-huitièmes siècles », n° 134, 2009, 495 p., ISBN 978-2-7453-1869-5.

C'est un étrange et téméraire projet que celui de Franck Cabane, qui s'appuie sur l'observation, maintes fois effectuée par de nombreux critiques, que l'œuvre – on devrait dire le parcours – diderotien semble n'obéir à aucun plan, aucun tracé, aucun schéma préétabli, se constituant de reprises et de réécritures, de rhapsodies et de repentirs, de rajouts et d'extensions – bref, imitant magnifiquement un manteau d'Arlequin. Fort de ce constat à bien des égards décourageant mais fascinant, l'auteur va s'efforcer de discerner, reconstituer, identifier les coutures de cette

toile gigantesque au nom d'une incessante recherche de structure et de concepts capables de la définir.

Quoi qu'on pense de ce projet, il faut en saluer l'ambition. À l'instar de Diderot lui-même s'astreignant pendant de longues années à la collecte exhaustive du savoir encyclopédique, ou bien de longs mois s'affrontant à la recherche de la quadrature du cercle (qu'il appelait sa « pierre d'Alexandrie »), Franck Cabane s'est plongé dans la gigantesque lecture des parties connues, peu connues voire inconnues du vaste *opus* diderotien. Il en a traqué les échos, les constantes, les récurrences formelles, cherchant cette « chaîne secrète » qui selon certains commentateurs pourrait révéler l'ordre invisible d'une œuvre aussi étrange, en son temps, que les *Lettres persanes*. Or ce projet lui-même n'est-il pas une gageure, au regard de l' « absence d'œuvre », expression paradoxale dont Georges Benrekassa a pu qualifier le sillage insolite de l'itinéraire de Diderot, au milieu des parcours mieux balisés de ses frères philosophes ?

Franck Cabane toutefois relève des indices bien souvent convaincants de ces « marges » créatrices dont Diderot va jalonner, tel un petit Poucet facétieux ou rêveur, son propre parcours. Cette « écriture en marge » révélerait une autre organisation, plus profonde, consciente ou non, au sein du trajet chaotique – à supposer que l'on s'entende sur le sens à donner à ce très labile concept de *marge.* Diderot est adepte, tout comme l'abbé Galiani, d'une lecture attentive au « blanc des ouvrages » (Galiani, lettre à Diderot du 8 septembre 1770) ; il amende à son tour, il est vrai, développe ou réécrit volontiers dans leurs marges ses propres manuscrits, leur donnant une extension qui redouble, complète, démultiplie l'œuvre. C'est l'acception classique d'une « glose » qui, ne s'appliquant plus ici au texte sacré, s'efforce d'affiner et d'améliorer sa propre prose – à plusieurs stades : relecture immédiate (cas de la correspondance, non publiée), épreuves, reprises de manuscrits, additions, rééditions.

Diderot est un perfectionniste : encore ne l'est-il pas, comme Flaubert, jusqu'à la névrose. Il faut plutôt chercher la signification de sa démarche du côté de la dynamique de la pensée (« mes pensées, ce sont mes catins ») : le temps, avec l'expérience du sujet, fait « bouger » l'idée, au sens quasi photographique du terme. Fidèle à la sensation que laisse en lui toute modification psychique ou conceptuelle, il est attentif à en témoigner, ne vouant pas un culte à la formule gravée dans le marbre. On trouvera d'ailleurs ici la raison de son attachement à la forme épistolaire, plus que tout autre capable de restituer et d'accompagner ce « mouvant » de la pensée, avec ses ralentis et ses *accelerandos* (que l'on pense à la lettre familière ou à la grande lettre philosophique, voire à un roman comme *La Religieuse*). Mais de ce concept épistolaire, importante

forme/fonction de l'œuvre, Franck Cabane rend peu compte, intéressé davantage par le phénomène graphique, puis métaphorique, de « l'écriture en marge », qui va donner une tout autre dimension à sa réflexion, et lui permettre de parcourir toutes les formes et les genres auxquels Diderot s'est attaqué.

L'auteur étendra en effet l'analyse de ce phénomène – et c'est la deuxième, puis la troisième partie de son ouvrage – au fait que le philosophe, de façon constante, se poste aussi bien à la marge d'autres écrivains qu'à la sienne propre, pour développer, reprendre, poursuivre ses cheminements intellectuels.Traduction de Shaftesbury, commentaires croisés d'Helvétius ou d'Hemsterhuis, collaborations multiples, parfois invisibles (Boulanger, Damilaville, Raynal) : voilà pour les marges externes de l'œuvre, aux confins de soi, aux contours des autres. « Écrire en marge devient alors le moyen d'ouvrir les textes les uns aux autres, dans une prolifération infinie. Et pourtant, en dernière analyse, le texte de l'autre devient le support et le catalyseur d'un mouvement interne de l'*opus*, en même temps *paradoxalement* que la justification d'un désir provisoire de clôture et d'univocité » (p. 168). On peut se demander toutefois si, dans ce cas, c'est bien le concept de *marge* qui convient : l'importance de la « parole des autres » a déjà été étudiée plus que brillamment par Jean Starobinski, ainsi que, dans un contexte général d'intertextualité, tous ces phénomènes d'interaction, d'imprégnation, voire de phagocytage intellectuel. Diderot use d'un cheval de Troie permanent pour attaquer maintes forteresses : est-ce pour autant qu'il se situe « en marge », ou « à la marge » des autres ? Son attitude est si audacieuse qu'elle dépasse le cas d'une clandestinité ressentie comme identitaire, consubstantielle au philosophe.

Ces deux phénomènes tels qu'ils sont ici brossés et promus techniques d'écriture (« à la marge des autres », « à la marge de soi ») engagent la question du rapport à l'autre, mais aussi du rapport au pouvoir et de la stratégie politique. On peut même se demander si ces « techniques » sont concertées. Un seul exemple, dans le cadre de l'écriture « à la marge de soi » : dans la succession des *Additions à la Lettre sur les sourds et muets*, *Additions aux pensées philosophiques*, *Additions à la Lettre sur les Aveugles*, Franck Cabane cherche une cohérence, un système, qu'il nomme, par défaut, « Déclinaisons additionnelles » (Troisième partie). Ce mode d'écriture rhapsodique fait-il véritablement sens en terme de structure de la pensée ? Ce qui, du moins, fait sens, c'est la contingence, c'est la temporalité d'écriture d'un homme, Diderot, qui, engagé dans la construction de son œuvre personnelle, l'est aussi, parallèlement, dans l'élaboration d'une carrière intellectuellement et financièrement indépendante, éditeur aux prises avec son siècle et avec l'entreprise commerciale dévorante de l'*Encyclopédie*. Pressé de toutes parts, empêché

d'écrire pour soi seul, Diderot se met au service de la parole des autres, plus urgente, plus commode aussi. Marginal, Diderot l'est par prudence, par nécessité, non par essence – même si la désinvolture d'un Neveu de Rameau le fascine. Cela fait-il symptôme, et justifie-t-il un système d'écriture consciemment *borderline*, qui maintiendrait l'individu sur la marge protectrice d'une écriture différente, décourageant structurellement la censure d'y chercher les vérités qui dérangent ? Diderot affronte la censure avec les précautions qui s'imposent : il ne publie pas, ou bien de manière adéquate. Ce n'est pas Diderot qui a caviardé l'*Encyclopédie* : c'est bien l'imprimeur Le Breton lui-même.

Alors, pour commenter cette forme effrangée d'écriture qui fut la sienne – lorsque l'écriture personnelle enfin affleure, s'immisce dans les interstices de celle des autres – est-il absurde ou grossier de suggérer que le philosophe apparaît plutôt (au sens noble, politique et économique du terme, avec tout ce que cela comporte de risques et de violence pour sa propre sécurité, son propre confort) un *intermittent* de l'écriture, comme aujourd'hui certains peuvent l'être du spectacle ? J'en reviens toujours à la belle formule de Jean Fabre, plus élégante que la mienne, moins prosaïque, et qu'il emploie à propos du *Neveu de Rameau* (dans l'introduction à sa magnifique édition parue chez Droz en 1963) : « Comme tout son siècle, [Diderot] était presque invinciblement poussé à mettre l'expression littéraire au service de fins extralittéraires. C'est ainsi qu'il pensait mériter son nom de philosophe […]. Diderot n'a la possibilité d'être pur écrivain, c'est-à-dire poète, que par accès ou fragments ». Ce n'est pas l'ensemble du manteau qui fait sens, avec ses franges et ses trous, ses pièces et ses morceaux : c'est le fait que chaque morceau y soit parfait, unique, pur, à l'image d'un tout.

Ainsi d'autres raisons, peut-être triviales, mais toutes aussi convaincantes que la possible structure « marginale » interne à l'écriture, permettent d'interpréter le décousu particulier de l'œuvre, ce décousu, terme là encore désuet peut-être, mais dont se sont beaucoup servi d'autres chercheurs vénérables, comme Georges May par exemple. Car la forme d'une vie, heurtée, décousue précisément, comme Julien Gracq parlait de la « forme d'une ville », expression elle-même inspirée du « Cygne » de Baudelaire (« la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel »), incarne bien le tracé organique qui reproduit les méandres de la nature, comme il justifie les destins. En cela, il est particulièrement intéressant d'observer comment Diderot lui-même, dans de nombreux écrits à caractère autobiographique (des biographèmes, au sens de Barthes), trace de lui-même et de sa vie un portrait fort signifiant, tendant d'ailleurs une perche miraculeuse à la théorie beuvienne qui viendra se fonder sur son exemple pour expliquer « l'œuvre par l'homme » et réciproquement. Intimement Diderot sait de quelle façon bizarre il écrit, au

regard des grands genres auxquels il s'est affronté – notamment le théâtre. Il le déplore, et s'en justifie à la face de la postérité en chargeant le lecteur à venir de recoudre, grâce à cette « vision de loin » qui rattrapera l'anamorphose, le manteau d'Arlequin. Si « écriture en marge » il y a, c'est dans ce regard extérieur, quasi-posthume, du vieillard sur soi, inquiet et apaisé tout à la fois, qui contemple le « moi épars » flottant et en accepte l'héritage, ce dont témoigne le labyrinthique *Essai sur la vie de Sénèque* et sa réécriture. Car le philosophe n'est pas sceptique sur la façon dont intellectuellement, ses idées pourront être perçues dans leur cohérence. Aussi tient-il dans la même estime la conversation que l'écriture : « Cependant, comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout se tient aussi dans la conversation […]. La folie, le rêve, le décousu de la conversation consistent à passer d'un objet à un autre par l'entremise d'une qualité commune […]. Combien d'hommes qui ressemblent à ce fou sans s'en douter ! et moi-même, peut-être, dans ce moment » (à Sophie Volland, 20 octobre 1760). C'est pourquoi la métaphore textile (textuelle) nous semble essentielle, plus utile, plus consubstantielle à Diderot que celle même de marge : attentif, constructif, patient, Diderot, tel le fou de sa propre parabole, ne perd jamais le fil de sa pensée !

Plus convaincante est l'interrogation de l'auteur lorsque, avant de s'engager dans sa quatrième et dernière partie (intitulée « Expansion et discontinuité »), il souligne l'interrogation du philosophe face à l'acte créatif, notamment à partir de l'étude de *La Promenade Vernet* et de la correspondance échangée avec Falconet, *Le Pour et le Contre* : « Ce qui frappe, dans ce texte [lettre de Diderot à Falconet du 2 mai 1773] où Diderot évoque sa propre expérience, c'est le rôle déterminant accordé à l'union des esprits, à la transmission possible d'un savoir et d'une méthode. En même temps, Diderot souligne la situation paradoxale du « créateur », qui se trouve ballotté entre des conceptions alternativement nettes et floues. Ces conceptions traduisent l'ambivalence intrinsèque de l'acte créatif » (p. 322). Cette approche pour le moins modérée permet de pénétrer avec plus de sérénité dans la quatrième et dernière partie, consacrée aux grands textes : *Le Neveu de Rameau*, *La Promenade Vernet* et le *Salon de 1767* qui l'accueille, le *Paradoxe sur le Comédien*, *Le Rêve de d'Alembert*, les *Éléments de physiologie*, les deux *Essais* (*sur la vie de Sénèque* et *sur les règnes de Claude et de Néron*). Il s'y fait jour un constat plus subtil, qui fait migrer les thèses d'un Georges Daniel (*Le Style de Diderot, Légende et structure*, Genève, Droz, 1986), de la structure de la phrase de Diderot vers celle de chacun de ses ouvrages majeurs. De ce point de vue plus esthétique, la notion de *marge* prend au contact des œuvres étudiées dans leur singularité un sens fort, charnel, moins arbitraire qu'à l'échelle de l'*opus* entier : rythmes expansifs,

« dérives imaginaires », « dynamique de la trilogie », « Éloges et charges en cascades », on est bien là au cœur de la poétique de Diderot.

Enfin l'on saura gré à l'auteur de remarques éclairantes, notamment dans sa conclusion, quand il affirme que « L'image du réseau s'impose dans l'*opus*, en particulier par la négation des frontières entre les divers écrits » (p. 433) : ce *réseau*, image devenue topique chez les grands diderotistes, n'est plus ici une *marge* (forme bien difficile à ramifier, à créer du liant entre les idées comme le conçoit Diderot), mais une ouverture à l'idéal d'écriture collective. « Il faut constater que Diderot, à l'inverse [de Rousseau], cherche à étendre ses productions ou celles des autres, en multipliant les occasions de rupture, d'ouverture, en somme de discontinuité » (p. 435). C'est cette attitude de mimétisme à l'égard d'autrui qui le rend aussi plus habile, comme dans les arts martiaux, à parer ou à développer les attaques : « De ce point de vue, Diderot ne ferraille pas avec l'ennemi ou l'infâme comme Voltaire. Il se livre plutôt à des mouvements enveloppants, en structurant sa riposte selon des stratégies qu'il décrit dans sa correspondance avec Falconet et au début de l'*Essai sur la vie de Sénèque* » (p. 438).

Ainsi l'ouvrage de Franck Cabane, né d'ambitions généreuses servies par des outils parfois décalés ou trop sophistiqués, se révèle d'un courage remarquable, qui permet au moins de lire, voire de relire à peu près tous les passages de l'*opus* sous cet angle enfin synoptique qui nous est refusé par la démesure de l'édition DPV. Et l'on aimerait qualifier ce livre, avec la malice d'un Voltaire, de *dictionnaire portatif* de Diderot, en le rebaptisant toutefois, avec le bénéfice du doute qui sied à tout chercheur, « L'Œuvre de Diderot : *Une* écriture en marge *?* » On soulignera aussi les autres points forts de l'ouvrage : la consultation précise des treize manuscrits conservés de Diderot à la BNF, la maîtrise quasi exhaustive de l'*opus*, nécessaire pour passer d'une analyse à une autre ; enfin une écriture infiniment élégante, jamais à court d'heureuses formules, qualités qui nous donnent la certitude de confirmer au sein des études diderotistes un excellent connaisseur de l'œuvre du philosophe.

Odile Richard-Pauchet

Diderot Studies, tome XXXI, éd. Thierry Belleguic, Genève, Droz, 2009, X + 390 pages, ISBN : 978-2-600-01460-1. ISSN : 0070-4806.

Cette riche livraison est composée de dix-neuf contributions. Une première section comportant sept articles (cinq en anglais et deux en français) et appelée « Diderot aujourd'hui : littérature, philosophie et esthétique » fait l'objet d'une présentation (en anglais) par Anne Deney-Tunney (son inspiratrice scientifique). Celle-ci rappelle que le dossier a

pour enjeu de montrer un nouvel intérêt pour Diderot de la part d'universitaires du XXIe siècle émanant d'horizons scientifiques surprenants. Il s'agit de regards inédits de l'anthropologie historique (Madeleine Dobie, Andrew Clark), de l'esthétique (Joana Stalnaker, Julie Candler Hayes) et de l'attention à l'intime (Pierre Saint-Amant, Lucien Nouis, Anne Deneys-Tunney). Cette partie témoigne de la vie et de l'inventivité des questionnements interdisciplinaires proposés par Ann Deneys-Tunney et les autres chercheurs des États-Unis et tout en particulier de New York. Une deuxième section thématique comportant huit articles (tous en français) et intitulée « Diderot dans le miroir de ses images » est introduite par Éric Puisais et Paolo Quintili, les deux concepteurs de cet ensemble. Elle réunit les contributions de chercheurs du vieux continent (Belgique, France et Italie). On en apprend beaucoup sur des points passionnants de la réception riche et variée de Diderot sur deux siècles en Europe, que ce soit chez les héritiers de l'enthousiasme diderotphile en Allemagne (XIXe siècle, Anne Saada) ou en Italie (XIXe et XXe siècles, Paolo Quintili), chez les donneurs de diapason des goûts et des valeurs en France (de Sainte-Beuve à Lanson, Éric Gatefin), selon des considérations collectives et scolaires (XIXe et XXe siècles, Laetitia Perret-Truchot), dans l'historiographie philosophique française (XIXe siècle, Pierre-Frédéric Daled), en des périodes extrêmes (occupation allemande 1940-1944, Pascale Pellerin) ou chez des individualités intellectuelles française (Caro, Raymond Trousson) ou russe (Lénine, Éric Puisais). L'ultime partie du triptyque est constituée de quatre « articles variés » (en français) dont deux étudient et interprètent cette fois l'œuvre elle-même : un portrait de Diderot en philosophe voyageur sentimental (Thierry Belleguic) une étude de l'*Essai sur la peinture* (Jean-Luc Martine), tandis que (ouverture remarquable de la part de la revue et accueils bienvenus) Nathalie Manceau se penche sur le personnage de l'amateur de peinture Baillet de Saint-Julien et que la dernière contribution étudie de façon riche et nourrie les liens et échanges entre d'Alembert et les intellectuels de l'Italie (Paolo Casini). Le volume est équilibré, d'excellent niveau, les articles sont de grand intérêt et sa présentation est particulièrement soignée.

Jacques BERCHTOLD

Paolo QUINTILI, *Matérialismes et Lumières. Philosophies de la vie, autour de Diderot et de quelques autres 1706-1789*. Honoré Champion, 2009, 334 p., ISBN : 978-2-7453-1786-5, ISSN : 1259-4482.

Dans cet ouvrage P. Quintili poursuit l'étude du matérialisme de Diderot entamée dans sa thèse, publiée chez Champion en 2001. L'ouvrage présent, comme l'indique son titre, élargit le domaine pour

aborder cette philosophie dans ses rapports avec celle d'autres auteurs et avec la pensée scientifique, pendant la période que l'auteur appelle la « deuxième modernité » qui selon lui va de la mort de Bayle en 1706 à la Révolution française. Le titre du livre reflète le souci de l'auteur d'interroger le rôle joué par le matérialisme et par « les courants hétérodoxes de la pensée moderne » (p. 11) dans le processus d'établissement de la philosophie des Lumières. Le livre est divisé en deux parties, intitulées respectivement : « Les Lumières, de l'histoire des idées à l'histoire des sciences », et « Les matérialismes scientifiques des philosophes. Une nouvelle modernité ». Dans la première partie, un chapitre traitant de la querelle des anciens et des modernes et des manuscrits philosophiques clandestins est suivi d'un long chapitre consacré à la médecine à Montpellier, étudiée par rapport au développement du courant matérialiste et notamment par rapport au matérialisme de Diderot. Ce chapitre est suivi de deux petits chapitres sur Diderot et de La Mettrie, le premier concernant le stoïcisme et le deuxième sur l'idée de perfectibilité dans l'anthropologie des deux auteurs. Les chapitres de la deuxième partie portent sur : l'athéisme et le matérialisme de Meslier à Diderot ; « Mécanique et éthique eudémoniste dans l'*Encyclopédie* » ; la pensée critique des encyclopédistes à Kant ; et finalement deux chapitres sur la physiologie, l'un concernant la physiologie chez Diderot et dans certains articles de l'*Encyclopédie* et l'autre sur la physiologie des passions chez Buffon, Maupertuis et Diderot. À la fin de ce parcours l'auteur se croit autorisé d'affirmer l'importance du matérialisme – et notamment de ce que appelle le matérialisme vitaliste et biologique – dans la philosophie des Lumières, tout en soulignant à la suite d'autres la multiplicité des Lumières.

Le problème que soulève une telle conclusion est que l'interrogation concernant l'apport des courants matérialistes à la philosophie des Lumières, proposée au début du livre, à laquelle l'auteur répond ainsi, appelait une discussion plus générale des « Lumières ». Cette discussion est esquissée en introduction, mais la littérature récente autour de la question est quasi absente de ces pages. Outre les synthèses du siècle dernier, l'auteur se limite à quelques références rapides à l'ouvrage de Jonathan Israël sur les « Lumières radicales » et semble ignorer le large débat historique (notamment mais pas exclusivement anglophone) de ces dernières années, ainsi que les spécificités nationales. Son ignorance des enjeux de ce débat limite donc singulièrement la portée de l'étude. Par ailleurs, il est difficile de tirer des conclusions plus larges sur le rôle joué par ce matérialisme en limitant l'enquête à un certain nombre de textes matérialistes connus et avant tout français, à l'exception de Vico et de Kant. Il aurait fallu également justifier plus en avant historiquement la périodisation adoptée ici et la description de l'ouvrage d'Antoine

Maubec : *Principes physiques de la raison et des passions des hommes* (1709), pris comme point de départ de l'étude, comme « tournant dans les recherches » vers l'organicisme ou le vitalisme (p. 21). On peut d'ailleurs estimer que Quintili accorde dans son chapitre sur la médecine une importance plus grande à cet ouvrage qu'il ne la mérite, comme lien entre la philosophie hétérodoxe du début du siècle et les médecins de Montpellier.

Reste l'étude du courant de la pensée matérialiste : quelle est la contribution de ce livre à la compréhension du matérialisme à l'œuvre dans les philosophies de la vie du XVIII^e siècle ? Si cet ouvrage a le mérite de situer l'apport de la physiologie dans le contexte plus large des questionnements philosophiques importants de l'époque, l'impression d'ensemble est en même temps celle de la dispersion et de l'étroitesse.

– Dispersion, car on ne saisit pas toujours en quoi les thèmes abordés dans les différents chapitres permettent d'avancer l'étude centrale, ni la logique qui a présidé à la division en parties. Ainsi le premier chapitre de la deuxième partie, qui traite du rapport entre l'athéisme et le matérialisme et où il n'est question ni de vitalisme ni de physiologie, est suivi d'un chapitre sur les machines dans l'*Encyclopédie*, dans lequel la question centrale de l'étude est également absente. Par ailleurs, plusieurs thèmes importants sont abordés pour être rapidement abandonnés : par exemple, si la préformation est évoquée (p. 145-6), le débat fondamental autour de la génération n'est guère abordé.

– Étroitesse, car l'auteur se limite en général aux auteurs et aux textes déjà étudiés par d'autres tout en n'engageant que rarement le débat avec ses prédécesseurs. Si certains critiques sont cités longuement, d'autres sont passés totalement sous silence. Pour ce qui est de la médecine de Montpellier, peu d'études récentes sont citées. On trouve en effet des renvois à l'ouvrage important de Roselyne Rey, mais son interprétation de Boissier de Sauvages est balayée au détour d'une note comme « viciée d'une certaine incohérence » (p. 112), sans autre explication. L'ouvrage revisite en général, au moyen de nombreuses citations souvent très longues, certaines des grandes questions liées au matérialisme du XVIII^e siècle, mais sans tenir compte de tout un pan de la littérature existante qui aurait permis en outre d'élargir le domaine d'investigation.

Finalement ce livre, trop souvent défiguré par des maladresses d'expression et des généralisations hâtives, promet plus qu'il ne réussit à fournir. Ceci tient surtout à l'approche adoptée, dont titre de l'ouvrage est un reflet fidèle, et qui s'explique sans doute par le fait qu'il s'agissait à l'origine d'un document de synthèse pour une « Habilitation à diriger des recherches » française. L'auteur nous livre des études ponctuelles de quelques questions prises séparément les unes des autres sans justifier le choix des questions et des auteurs étudiés. En outre, en traitant souvent

ces sujets de façon assez rapide, et parfois de deuxième main, il n'évite pas toujours des approximations et des inexactitudes. Ainsi le rapprochement entre Diderot et La Mettrie se fonde en partie sur une lecture erronée de l'œuvre de ce dernier.

Dans l'ensemble, l'auteur nous livre une collection d'articles traitant d'aspects divers de la pensée du XVIII^e siècle autour de Diderot. Malgré l'intérêt évident des questions abordées et de certains des développements, P. Quintili n'atteint pas le but plus large affiché : de démontrer l'importance du rôle des courants matérialistes (terme qui demande d'ailleurs à être défini plus précisément) dans l'élaboration de la pensée du XVIII^e siècle.

Ann THOMSON

Marian HOBSON, *Diderot and Rousseau : networks of Enlightenment*, edited and translated by Kate E. Tunstall and Caroline Warman, Voltaire Foundation/University of Oxford, *SVEC*, 2011, 04. ISSN : 0435-2866.

Le volume édité et traduit par Kate E. Tunstall et Caroline Warman rassemble une quinzaine d'articles de Marian Hobson dont les publications s'étendent sur plus de trente ans (de 1973 à 2005). Sans doute un lecteur francophone pourra regretter de lire ici dans une traduction anglaise des articles originellement parus, pour la plupart, en français. Mais le seul bénéfice de leur regroupement et de leur désormais facile consultation dissipe bien vite un tel regret. En outre, plus qu'une simple collection d'articles, le volume permet d'apprécier, pour ainsi dire « de haut », la cohérence de la carrière de Marian Hobson, et de prendre la mesure de la considérable contribution qu'elle laisse aux études diderotiennes. Dix des quatorze articles portent en effet sur Diderot. Deux des cinq parties thématiques lui sont exclusivement consacrées (I. *Le paradoxe sur le comédien*. II. *Le Neveu de Rameau* III. Causality (études sur *Jacques le fataliste*, et de *Second discours* de Rousseau) IV. Aesthetics (dont une étude sur la *Lettre sur les sourds et muets* et une confrontation des théories de la musique de Rousseau et de Kant) V. Measurment : qui comprend des études plus récentes sur la notion de proportion dans les théories esthétiques.)

L'amplitude et la profondeur de vue avec laquelle Marian Hobson aborde la littérature des Lumières, l'inscrit dans la grande tradition de l'histoire des idées, celle qui ne sépare pas la littérature des autres aspects de la pensée (comme le rappellent judicieusement les éditrices au seuil de l'ouvrage : « langage and literary forms think »). Les textes de Diderot et de Rousseau sont toujours envisagés dans leur vaste contexte culturel, au carrefour des discours philosophiques et scientifiques (la biologie, la

médecine, ou encore les mathématiques). Avec une maîtrise et une virtuosité assez extraordinaires, Marian Hobson se joue des frontières entre les disciplines, convoquant aux côtés de Diderot et Rousseau, aussi bien Kant que Lacaze, Laplace ou Bernouilli, ou encore Rameau et Soufflot. Ici, l'auteur éclaire la dynamique narrative de *Jacques le fataliste* à la lumière des théories des probabilités (« *Jacques le fataliste*, the art of the probable ») ; là (« Sensibility and spectacle : the medical context for the *Paradox* ») elle confronte le modèle du jeu de l'acteur dans *Le Paradoxe sur le Comédien* (notamment la question du contrôle de l'acteur sur son jeu et sur soi) avec les théories philosophiques de la liberté et du déterminisme telles qu'elles émergent des querelles sur la notion de sensibilité ou sur le rôle du diaphragme chez Bordeu, Haller, ou Lacaze ; ailleurs (« Pantomime spasm and parataxis : le *Neveu de Rameau* »), elle propose une lecture biologiste du *Neveu* à travers la notion de spasme (notion clef, qui est au cœur de la réflexion sur le contrôle réciproque et mutuel du corps par l'esprit). Le spasme permet de rendre compte à la fois des comportements contrastés du Neveu (de l'acteur maître de soi au mime agi par ses propres mouvements) et des émotions extrêmes qu'ils provoquent (du rire à l'indignation), mais aussi de la dispersion du texte lui-même dont le style en parataxe relève, bien au-delà d'un effet de plume, d'un véritable choix épistémologique.

C'est là que Marian Hobson croise aussi l'influence de Jacques Derrida, avec qui elle partage cette capacité à se tenir au plus près de la matérialité des textes pour faire jaillir la pensée des linéaments de l'écriture et du style. Il ne s'agit alors pas seulement pour elle d'éclairer un texte par son contexte, mais de montrer comment les choix syntaxiques ou stylistiques, les choix de formes et de discours participent pleinement de la pensée philosophique et scientifique de Diderot. Ainsi, en suivant pas à pas le jeu complexe et asymétrique des pronoms personnels dans le *Neveu de Rameau*, (« Deictics and dialectics in *Le Neveu de Rameau* ») Marian Hobson les relie à la thématique du renversement des positions et, plus profondément, à une étrange réversibilité, dans la pensée biologique de Diderot, entre passivité et activité, notamment dans le domaine de la perception visuelle (« l'œil ne voit qu'un point, mais ce point le fixe », affirme Diderot dans ses *Observations sur Hemsterhuis*).

D'une étude à l'autre, Marian Hobson communique à son lecteur sa fascination toujours renouvelée pour le style de Diderot. Chose remarquable, en cherchant à restituer le caractère perpétuellement mouvant et déceptif de l'écriture de Diderot (qui procède, comme elle le montre bien, par déplacements, contradictions, et revirements), elle lui donne en même temps sens et clarté. À l'image de cette analyse du style « rococo » de Diderot (« Philosophy and rococo style »), dans laquelle Marian Hobson rattache l'absence d'unité, l'irrégularité et les déroutants

décrochements de l'écriture aux postulats les plus fondamentaux de la philosophie de Diderot : le refus d'une harmonie déiste et d'un quelconque ordre qui régirait l'univers ou l'expérience sensible. Ultime preuve que les choix de plume sont affaire de philosophie.

Fabrice MOULIN

Arnaud BUCHS, *Écrire le regard. L'esthétique de la Modernité en question,* Hermann, « Essais », 2010, 135 pages. ISBN : 978 2 7056 80107.

Sous le titre, *Écrire le regard. L'esthétique de la Modernité en question*, Arnaud Buchs propose une archéologie de la modernité (décrire la peinture revient à décrire le langage) en analysant comment l'esthétique, la poétique et l'épistémologie s'articulent ou pas dans la critique d'art de Diderot et dans celle de Baudelaire. Ces écrivains ont bien été étudiés en tant que critiques d'art – l'auteur se réfère à J. Starobinski, L. Marin, J. Chouillet, J.-M. Chaeffer, etc. – mais il les aborde sous un angle d'attaque personnel, celui de l'épistémologie.

Arnaud Buchs soutient d'emblée un paradoxe : le *Laocoon* de Lessing ne liquide pas l'*ut pictura poesis*, parce que l'écriture exerce encore son empire en séparant peinture et poésie ; le discours de l'œuvre (définition de l'esthétique selon A. Buchs) et le discours à l'œuvre (définition de la poétique) entrent en tension.

La première des deux parties de l'ouvrage est consacrée à Diderot. A. Buchs sélectionne dans l'œuvre du philosophe la *Lettre sur les sourds et muets*, un extrait du *Salon de 1765* (« Une marche d'armée », composé à propos du tableau de Casanove) et un autre (la « Promenade Vernet ») de celui de 1767. Dans le *Lettre*, Diderot montre que l'écriture, toujours en retard sur son objet, se prend pour objet et constitue *in fine* le seul objet qu'elle connaisse parfaitement. Le dialogue est ouvert entre esthétique, poétique et épistémologie. Notre connaissance dans et par l'écriture (simulacre) ne dévoile que l'être-image des choses, car le langage s'interpose entre le monde et le sujet connaissant, contrairement au tableau qui montre la chose même. Par image, on entend celle qui est « peinte dans l'esprit », celle qui est « représentée sur la toile » mais aussi la forme sous laquelle « le monde extérieur se donne à penser pour l'entendement ». Le monde connaissable se réduit à ce que nous pouvons en dire, telle est l'épistémé de la *Lettre* : Diderot dépasse l'*ut pictura poesis*.

Dès le second volet de la première partie, on passe de la pré-esthétique de la *Lettre* à l'esthétique des *Salons*. Dans « Une marche d'armée » une description, marquée par la prétérition, fait écran entre le tableau et le lecteur au niveau du discours de l'œuvre alors que le

discours à l'œuvre fait image pour l'imagination ; la description technique qui suit révèle un tableau réel, bien fade en comparaison du tableau imaginaire. Ainsi l'imagination entre en tension avec la mimésis. L'image, ambivalente, est ce qu'elle montre et montre ce qu'elle est, un écran où se projette le monde. La poétique des *Salons*, réflexion du langage sur lui-même, échappe toutefois au repli herméneutique : l'écriture ne se substitue pas au monde. Cette poétique, inscrite dans une épistémé, produit une esthétique (pensée de l'illusion de l'image) dont l'origine et le terme réside dans la spécularité de l'écriture. L'illusion de l'image reste donc le modèle épistémologique.

Dans la « Promenade Vernet », l'esthétique fonde les conditions d'un monde connaissable qui se donne à nous, selon notre condition d'êtres sensibles plongés dans le langage, sous forme d'une image, écran nécessaire à son intelligibilité. Le discours de l'œuvre étant aussi discours à l'œuvre, l'esthétique est associée à une poétique. Est fondée une connaissance où l'écriture est tant le moyen que l'objet. *In fine*, il y a une chose même qui est le langage. Ainsi, l'esthétique, comme pensée de l'illusion de l'image, a une portée épistémologique.

La seconde partie de l'ouvrage, consacrée à Baudelaire, commence par une mise au point de la notion d'esthétique philosophique. Baumgarten, qui définit l'esthétique comme une théorie de la connaissance sensible, ouvre deux voies, annoncées par Diderot. D'une part, proche de Diderot pour qui l'objet reste distinct du sujet, Kant élabore une théorie selon laquelle, le beau n'apprenant rien sur l'objet, seule peut exister une critique du jugement esthétique : l'expérience esthétique débouche sur une connaissance du sujet. D'autre part, le romantisme allemand défend une théorie spéculative de l'art qui dépasse la dualité sujet/objet pour leur fusion dans une connaissance extatique. Mais, alors que pour Diderot, l'écriture est transitive et garantit l'existence du monde, pour les Romantiques, elle est intransitive : dans cet horizon de la modernité, l'image qui n'est pas représentation mais présentation, congédie le monde à son profit.

L'image, chez Buchs, devient son propre objet et progressivement le monde se désenchante. Dans le *Salon de 1846*, il adopte une perspective épistémologique. L'art, dont l'œuvre de Delacroix fournit le modèle, n'imite pas la nature, mais l'exprime selon la subjectivité de l'artiste. Associant l'écriture de l'image à celle par l'image, Buchs met en place une esthétique des correspondances où imagination et réalité sont séparées. L'image réunit les mondes intérieur et extérieur, mais ce dernier s'efface dans la réalité de l'image.

Dans le compte rendu de l'exposition de 1855, Buchs, qui critique tant le réalisme d'Ingres que celui de Courbet, considère que le tableau est vision. L'art est alors dépourvu d'épistémologie car le monde est

un repoussoir ; la subjectivité étant référence unique et absolue, l'illusion de l'image n'a plus raison d'être. Dans cette ontologie nouvelle, le sujet est souverain et le monde extérieur, illusion. Toutefois, le langage, bien qu'il soit omniprésent n'est pas pensé. Dans le *Salon de 1859*, Buchs rejette définitivement le monde. Il défend la « reine des facultés », l'imagination, capable de produire et connaître. Il prolonge ainsi Diderot : l'image relève de l'épistémologie ; mais transparente pour Diderot, elle est opaque pour Bichs. D'où le nouveau paradigme : la beauté de l'image intérieure remplace la vérité de l'image extérieure.

De Diderot à Buchs, on passe de l'épistémologie des Lumières qui fait du langage une réalité pour l'esprit, à l'esthétique romantique fait du langage la réalité de l'esprit. Mais la question du langage reste dans l'ombre. Buchs est témoin de ce changement de paradigme esthétique, épistémologique et poétique. Alors que chez Diderot, le discours de l'œuvre prend sa signification en rapport avec le discours à l'œuvre, chez Buchs, le discours de l'œuvre proclame son autonomie par rapport au monde. L'esthétique de la modernité serait une poétique qui s'ignore, et le livre d'A. Buchs aura retrouvé la trace de cet oubli.

Élisabeth Lavezzi

Franck Salaün, *L'Autorité du discours, Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2010, 450 p. ISBN : 978-2-7453-2024-7.

Ce volume réunit vingt-six articles publiés de 1997 à 2009 comme l'indique une note bibliographique précisant que les textes ont été revus et modifiés ; ils sont devenus vingt-six chapitres rangés en quatre parties. Franck Salaün les a ordonnés selon une perspective d'ensemble ambitieuse qu'il s'emploie à définir en introduction.

Il y part de l'idée selon laquelle les discours prennent forme par rapport à d'autres discours et qu'ils sont affectés d'un « certain coefficient de vérité ou de crédibilité » (p. 7). Si le premier point ne paraît guère contestable et se trouve au cœur de la plupart des études qui suivent, le second, qui est à l'origine du titre *L'Autorité du discours*, pose davantage problème, d'abord dans son articulation avec le premier, ensuite dans sa définition.

L'introduction ne formule pas nettement l'articulation du second point avec le premier, si ce n'est en évoquant les relations polémiques entre textes ; la suite de l'ouvrage montrera que bien d'autres types de relations sont envisagés. Quant au concept d'autorité fondé essentiellement sur l'article autorité de l'*Encyclopédie* il est plutôt flou et donne

lieu à des extensions sur l'existence au XVIIIe siècle d'un espace public du savoir, sur « la prise en compte croissante du concret » et de la forme des mœurs, sur les figures dominantes d'hommes de lettres, sur les publics et sur le sérieux de la fiction. On comprend que l'objet de Franck Salaün serait de saisir comment au travers des déplacements qui s'effectuent à la fin de l'âge classique, sur fond de crise de ce qu'il appelle « l'autorité des autorités », de nouvelles modalités d'autorité tendent à s'établir. Vaste question sur laquelle le genre du recueil ne saurait apporter que des éclairages ponctuels. Mais, sauf à produire une synthèse décisive, n'est-ce pas la façon la plus honnête de procéder ? À ce compte, le sous-titre de l'ouvrage – *Recherches sur le statut des textes et la circulation des idées dans l'Europe des Lumières* – paraît mieux convenir que le titre sauf qu'il ne mentionne pas la réception des discours qui, en la matière, importe.

La première partie, « Les Lumières : processus et pensée du processus », concerne essentiellement le matérialisme – le mouvement de « matérialisation du réel » selon l'expression de F. Salaün – et ses adversaires de l'abbé Gauchat à Rousseau. « Anti-matérialisme et matérialisme en France vers 1760 » souligne la complexité du dossier en situant l'accusation de matérialisme au sein de la lutte entre Jansénistes et Jésuites. « Les larmes de Wolmar, Rousseau et le problème du matérialisme » entame une lecture philosophique de *La Nouvelle Héloïse* qui se poursuivra dans la seconde partie : la « conversion » de Wolmar comme le dispositif moral du roman sont, pour Rousseau, la preuve de l'erreur de ceux qui nient la spiritualité de l'âme. D'un autre côté, ce premier chapitre fait entendre les thèses adverses du groupe d'Holbach, de Diderot et de l'*Encyclopédie*. À travers Diderot et l'*Encyclopédie*, qui a largement participé à la diffusion d'une culture matérielle, est posé le problème de la perfectibilité et des valeurs morales. La première partie se termine sur la lecture critique intéressante de deux thèses, celle de Michel Foucault sur le *Qu'est-ce que les Lumières ?* de Kant et celle de Leo Strauss sur « l'art d'écrire ». F. Salaün montre que tandis que l'article de Kant est un plaidoyer en faveur de la publicité afin d'étendre le nombre des individus éclairés Foucault veut y lire le premier texte philosophique moderne où se pose la question du présent. Enfin il examine la thèse de Leo Strauss selon laquelle l'art d'écrire défini comme l'enveloppement de l'ésotérique dans l'exotérique aurait disparu durant le XVIIe et le XVIIIe siècles. Effectivement, remarque F. Salaün, le XVIIIe siècle connaît la pratique d'une communication réservée à une minorité, mais elle est plutôt pensée comme une défense face à la persécution et aux préjugés ; la conception de Leo Strauss qui fait de la philosophie un art aristocratique destiné à des initiés ne convient guère au siècle des Lumières, même si la tension entre élitisme et vulgarisation existe. On le voit, dans ce premier chapitre, au travers de la critique des

analyses de E. Kant et de L. Strauss comme avec les textes sur « la fabrique d'Holbach » et sur l'*Encyclopédie,* l'analyse du mouvement de « matérialisation du réel » est tressée avec la question de sa publicité.

La deuxième partie « De l'esprit fort au philosophe » est consacrée à des figures dominantes renvoyant à des positions dans l'espace idéologique. Si, dans l'ouvrage, la démarche de Franck Salaün consiste à retrouver une typologie des acteurs de la vie intellectuelle au travers des cas de cinq écrivains – Deslandes, Marivaux, Vauvenargues, Diderot, Rousseau –, dans le détail des articles, on est plutôt sensible à ce qui fait l'irréductibilité des uns et des autres, même si avec Deslandes et surtout Diderot sont nécessairement convoquées les représentations auxquelles ils se sont identifiés : le libre penseur pour le premier, le philosophe pour le second. Dans cette partie, comme dans l'ensemble de l'ouvrage, l'accent est volontiers mis sur les dialogues, les conflits entre hommes et pensées. Et, au jeu des échanges, ce sont les relations Diderot-Rousseau, ces « deux frères ennemis » pour reprendre l'expression de Jean Fabre, qui se taillent la part la plus belle.

Les deux premières parties ont une cohérence certaine qui tend à s'affaiblir avec les deux suivantes où est abordée la question de la littérature proprement dite. La troisième, « Système des discours et République des lettres », est un assemblage a priori assez hétéroclite : le déni de l'auteur dans le roman du XVIII^e^ siècle, les comptes rendus de romans dans les *Lettres critiques* de l'abbé Gauchat, une année de la Correspondance de Rousseau vue sous l'angle du système relationnel, l'homme de lettres selon Diderot et enfin la fonction et la place du spectateur chez Diderot encore. Certains de ces textes auraient pu être situés ailleurs : « Déni de l'auteur et création romanesque », par exemple, annonce les pages sur la fiction qui viennent en dernier lieu. On lit cependant, dans la continuité des deux premières parties à teneur plus philosophique, le souci de penser les résistances à l'esprit des Lumières, les systèmes de relations, les recherches de nouvelles légitimités. Ce sont au fond les questions de places qui intéressent l'auteur et, en ce sens, le sous-titre de l'article final « La *Place* du spectateur selon Diderot » est assez symptomatique.

Si, malgré son titre « Statut de la fiction et frivolité », la quatrième partie ne concerne pas que la fiction puisque le dernier texte porte sur la brièveté chez Diderot, ce sont tout de même les recherches sur des romans du XVIII^e^ siècle qui dominent. Deux questions se croisent : la légitimation de la fiction, notamment par la fiction du véritable chez Prévost, et la pensée qui se dessine dans le roman marivaudien sous le renversement et l'adaptation de *topoi* : utilisation parodique du *Locus amoenus* dans le *Télémaque travesti*, variations sur des conventions romanesques dans *La Vie de Marianne*. Avec les études sur la fiction, on a glissé du

problème de l'autorité à celui de la crédibilité, problèmes qui ne paraissent pas tout à fait du même ordre, mais dont l'assimilation a été favorisée par la définition proposée par l'*Encyclopédie* et retenue en introduction : « J'entends par autorité dans le discours, *le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit* » – le soulignement est de F. Salaün.

Si l'on laisse de côté l'unité d'un ensemble qui, à partir d'une première partie privilégiant l'approche philosophique matérialiste, fonctionne surtout par résonances pour s'intéresser aux études particulières, on notera que quoique l'auteur revienne parfois sur des sujets déjà bien explorés – le sens du mot « philosophe » au XVIII^e^ siècle ou le discrédit de la fiction – il sait solliciter des textes très divers qu'il met en relation de façon ingénieuse. Il a surtout l'art de poser des questions inattendues. L'usage fréquent qu'il fait de l'adjectif « saugrenu » (un exemple parmi beaucoup d'autres p. 296 : « La question peut paraître saugrenue, voire absurde ») témoigne d'une attitude propice au dépassement des idées reçues. Enfin, les notes présentent sur chacun des points abordés une bibliographie consistante qui permet un véritable état des lieux. Elles ajoutent à l'intérêt du questionnement de Franck Salaün tout un arrière-plan de recherches et vérifient, s'il le fallait, l'assertion introductive : un discours prend forme effectivement « par rapport à d'autres discours ».

Geneviève CAMMAGRE

Geraldine SHERIDAN, *Louder than Words : Ways of Seeing Women Workers in Eighteenth-Century France*, « Fashioning the Eigthteenth Century », Lubbock, Texas Tech University Press, 2009, xvi-256 pp., ill. ISBN : 978-089672622-2.

Geraldine Sheridan aborde dans son ouvrage un sujet qu'elle avait déjà traité dans plusieurs articles mais qui, jusqu'alors, n'avait pas fait l'objet d'une étude globale : il s'agit des femmes au travail dans la France du XVIII^e^ siècle que l'auteur étudie en prenant pour bases essentielles les planches de la *Description des Arts et Métiers* mise en chantier à la fin du XVII^e^ siècle par l'Académie royale des Sciences de Paris et celles de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot publiée de 1751 à 1771, ainsi que quelques planches tirées des enquêtes du commissaire de la Marine, Le Masson du Parc ou de l'*Encyclopédie Méthodique*.

L'ouvrage est présenté de manière très soignée, imprimé sur du papier mat de bonne qualité mais qui a, cependant, le désavantage d'affadir quelque peu les reproductions des planches qui de ce fait ne sont pas toujours très lisibles. Cet inconvénient est quelque peu réparé par des détails des planches destinés à souligner telle ou telle situation importante aux yeux de l'auteur.

L'ouvrage comprend une introduction, cinq chapitres, une conclusion, des notes, une liste des sources manuscrites, les ouvrages cités et un index. Dans l'introduction, Géraldine Sheridan évoque les représentations antérieures de métiers comme celles de Jost Amman (1539-1591) ou les dessins exécutés au début du XVIII^e^ pour les enquêtes sur les Pêches effectuées dans la première moitié du XVIII^e^ siècle par le commissaire de la Marine Le Masson du Parc et fait de nombreuses incursions historiques dans le XIX^e^ siècle.

Les cinq chapitres portent sur l'économie traditionnelle (*The Traditional Economy*) comprenant l'agriculture, les mines et les pêches, les métiers de l'artisanat (*Artisanal Trades*) avec les produits de luxe et les ornements, les métiers du textile (*Textiles*), qu'il s'agisse de la soie, du fil, etc., les Manufactures (*Manufactories*) avec les métiers du papier, de la fabrication des glaces, des tapis et tapisseries, et l'activité commerciale (*Commercial Activity*) c'est à dire un monde différent de la fabrication, celui de la vente qui intervient après la fabrication. Au cours des ces chapitres, on voit bien que les femmes sont omniprésentes dans le monde de travail, qu'elles ont fait tous les métiers mais généralement le plus souvent dans un mode secondaire voire subalterne en tant que femme du maître ou du patron, ou en tant qu'ouvrière : la femme du pêcheur aide son mari, dans la pêche à pied, dans la saunerie, dans le transport du poisson ou encore dans le travail et la réparation des filets mais jamais, elle ne dirige et surtout ne monte sur un bateau. Elle travaille dans les métiers de la mine extérieure si l'on peut dire, mais ne descend pas dans la mine elle-même, tâche qui revient comme pour le travail en mer, aux hommes. Dans d'autres métiers, principalement ceux de la ville, elle joue un rôle important en tant que collaboratrice de son mari, puis à la mort de celui-ci en tant que veuve. Il est impossible de citer tous les exemples donnés par l'auteur. À ce propos, l'auteur aurait dû faire une étude historique pour chacun de ces métiers, car les situations sont différentes : les procès sont très instructifs de ce point de vue et montrent que les femmes occupent plus qu'on ne le croit des « postes de direction » et qu'elles ont, en général, les mêmes droits que les hommes.

Les planches de la *Description* comme de l'*Encyclopédie* apportent indéniablement des renseignements indispensables sur la situation des femmes au travail, mais on ne saurait les prendre à la lettre car elles ne représentent pas la vérité comme l'ont déjà montré Roland Barthes et Jacques Proust : ce sont des recréations idéales composées à partir d'éléments véritables juxtaposés pour créer un « condensé de sens » et faire entrer dans un cadre toutes les composantes d'un métier. On s'en rend très bien compte quand on prend appui sur les dessins et gravures qui ont servi de sources : parfois, les personnages n'existent pas dans la source originale et sont ajoutés par le dessinateur de la *Description des*

Arts et Métiers et l'*Encyclopédie*, parfois un homme est transformé en femme, une femme en homme, etc. Ces remarques étant faites, il reste que l'ouvrage de Geraldine Sheridan est un apport considérable dans notre connaissance de la place des femmes dans le monde du travail au XVIII[e] siècle.

Madeleine PINAULT SORENSEN

Bertrand BINOCHE (dir.), *Nouvelles lectures du* Tableau historique *de Condorcet*, P.U. Laval, « Symposiums de la République des lettres », 2010, 204 p., Index des noms d'auteurs, ISBN : 978-2-923859-00-2.

En 2004 paraissait à l'INED l'impressionnante édition (1 320 pages !) du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain. Projets, Esquisse, Fragments et Notes (1772-1794)* (abrégé en *TH* dans la suite du texte, voir un compte-rendu dans *RDE* n° 44, 2009). Le « groupe Condorcet » (*TH*, p. X) démontrait, pièces à l'appui, que la dernière œuvre à laquelle il travaillait avant sa mort, le 29 mars 1794, était un immense iceberg, dont l'*Esquisse,* publiée par Sophie de Grouchy en mars 1795, n'était que la partie émergée. Car Condorcet conçoit le projet dès 1772 (8 textes), et le reprend dans les années 1780 (15 textes). Acteur important de la Révolution, réduit à la clandestinité en juillet 1793, il se remet à son grand œuvre. En 8 mois, il rédige le *Prospectus/ Esquisse* (terminé en octobre), mais aussi 27 autres textes.

En 2008, le Centre Interuniversitaire d'Études de la République des Lettres (CIERL, Université Laval, Québec) a consacré un séminaire à cette édition monumentale. À ce nouveau *TH*, il fallait de nouvelles lectures, pour remettre en perspective Condorcet par rapport à lui-même, par rapport à ses prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs, et par rapport à nous lecteurs de 2011, puisque sa projection dans l'avenir est devenue, en partie, notre passé.

Parmi les 7 contributions qui constituent le volume, 4 me semblent plus attachées à la lettre du *TH*, à ce qu'écrit son auteur entre 1772 et 1794, avec ses éventuelles contradictions ; c'est par elles que je commencerai.

Catherine Volpilhac-Auger (p. 155-169) part de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, œuvre achevée celle-là, mais dont la rédaction s'étend elle aussi sur plus de 20 ans (1745-1768). Pour lui, l'esprit humain est né en Asie. Si son apport se limite aux arts et techniques (en matière de sciences, il n'y a que ténèbres avant Newton !), c'est tout de même bien d'un décentrement qu'il s'agit, surtout par rapport à Bossuet, dont le *Discours sur l'histoire universelle* (1681) est avant tout une histoire du christianisme. Turgot (*Tableau philosophique des progrès successifs de*

*l'esprit humain,*1750) laïcise l'histoire, et la reconstitue sur la base d'hypothèses, et non de récits ; mais selon lui, un facteur politique, le despotisme, a arrêté les progrès des sciences en Asie. Condorcet s'inscrit pleinement dans cette ligne, et sa dépréciation constante de l'Orient est un recul par rapport à Voltaire.

Rolando Minuti (p. 171-198) explore lui aussi la catégorie Orient dans le *TH*. Elle a un rôle crucial, puisqu'elle définit, en négatif, l'Occident ! C'est un égarement, un bloc immobile, une scission dans la marche des progrès. La fragilité de l'esprit humain primitif explique l'émergence d'une réponse religieuse, mais celle-ci a deux versants : la mythologie grecque rapproche les dieux de la condition humaine, tandis que l'orientale les en éloigne. La « séparation de l'espèce humaine en deux classes » (*TH* p. 249) est universelle. Mais elle produit tous ses effets négatifs avec le figement en castes, dont le but, à l'origine double (instruire/dominer) se fige en despotisme, surtout en Orient. Condorcet est en accord avec Boulanger (*Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, posthume, 1761). Il admire Mahomet comme unificateur des tribus arabes et fondateur d'une religion épurée, mais l'Islam reste un despotisme. L'apport de la science arabe se réduit au rôle de passeur du génie grec, qui permettra la renaissance des Lumières... mais en Occident. L'Orient n'est le lieu d'aucun progrès réel ; il n'apparaît dans l'avenir que comme objectif d'une mission civilisatrice (autrement dit d'une expansion coloniale, p. 198) grâce à laquelle « la liberté subjuguera tous les peuples » (*TH*, p. 944). Le couple Orient/Occident est donc une opposition binaire non symétrique, affectée d'une « valence différentielle » lourde de préconstruits (F. Héritier, *Masculin/féminin. La pensée de la différence,* 1996). Une autre opposition binaire de même farine, rhétorique/science, suscite des réticences comparables.Marc-André Bernier (p. 79-94) part du double sens du mot tableau (méthode technique/ récit rhétorique) pour réexaminer le *Prospectus/Esquisse*. Il se déroule suivant une perspective lockienne, strictement sensualiste et empiriste : « toutes nos idées sont le résultat des opérations de notre intelligence sur les sensations que nous avons reçues » (*TH* p. 382). Elles peuvent aboutir à des erreurs, « depuis le paralogisme subtil jusqu'aux rêveries de la démence » (*TH* p. 242), mais celles-ci peuvent et doivent se résoudre par l'usage, pour chaque science, d'une langue exacte et précise, et par la construction progressive d'une sémiotique qui, sur le modèle de l'algèbre, évacuera la rhétorique, mère des préjugés et instrument d'imposture. L'avenir verra l'émergence d'une langue universelle qui rendra « l'erreur presque impossible » (*TH* p. 456), même dans les domaines de l'opinion et du vraisemblable... Oui, mais Condorcet ne vit pas dans sa dixième époque, et il y a bien une rhétorique à l'œuvre dans le *TH*. L'évocation des sottises et des crimes suscite chez lui une « indignation

citoyenne », seul moyen de dépasser la tension entre « histoire criminelle des nations et histoire admirable des progrès des sciences » (p. 93). La sémiotique empiriste ne peut envisager d'alliance entre savoir et sentiment, et donner un rôle civilisateur à la rhétorique. Le seul rempart contre la barbarie est l'idée de perfectibilité indéfinie, dont nous sommes « toujours les héritiers déçus » (p. 94).

Michel Malherbe (p. 95-118) se demande comment Condorcet peut mettre en tableau la diversité historique. Si l'esprit humain se développe selon des lois universelles, alors l'espèce humaine, c'est-à-dire l'humanité dans son ensemble (ce sens est encore rare à l'époque, p. 103) devient le sujet réel de l'histoire, ou le deviendra. Mais le progrès (naturel) subit moult avatars (historiques), et « la relation du négatif de l'histoire au positif de la nature est ambiguë » (p. 115). Le nœud du problème, c'est l'inégalité entre les hommes et entre les nations, lointain héritage de la séparation de l'espèce humaine en deux classes : cette opposition binaire là résiste bigrement. La seule issue est une pétition de principe, circularité logique certes, et aporie de tous les idéaux : « pour donner aux hommes leur humanité, il faut bien espérer en leur humanité » (p. 118).

Les 3 autres contributions me semblent plus orientées sur l'esprit du *TH*, en explorant ce qu'aurait pu écrire Condorcet, et qui reste dans un suspens définitif.

Giovanni Paoletti (p. 119-151) voit dans la représentation de l'histoire « en tableau » un objet paradoxal. Il évoque les visions de l'histoire, de Bossuet à Hegel en passant par Turgot, Volney, Benjamin Constant et Comte. La transcendance divine est remplacée par le regard philosophique. Chez Condorcet, le sens du syntagme « tableau historique » se complexifie entre 1772 et 1793. L'observation du tableau produit deux sortes d'effets, émotifs ou cognitifs. L'observateur semble à la fois extérieur et intérieur à l'histoire, immanent et contingent. Entre ces deux perspectives, le projet reste « difficile à saisir » (p. 151).

Bertrand Binoche (p. 11-42) rappelle d'abord les expressions que Condorcet récuse : son projet n'est pas une histoire (qu'elle soit universelle, philosophique, raisonnée, générale, ou naturelle). Il retient l'expression « tableau historique »... mais il n'est pas le seul. L'examen d'un corpus de 25 ouvrages, publiés entre 1766 et 1799 et qui portent ce titre, suggère l'idée que l'expression recouvre « un peu tout et n'importe quoi »... ce qui la rend justement propre à désigner « une entreprise foncièrement originale » (p. 16). Le *TH* met en œuvre une « historicité composite » (p. 19) : reconstitution analytique de l'origine, reconstitution inductive, histoire « vraiment historique » (*TH* p. 240), extrapolation du passé à l'avenir. Elle se tisse avec quelques fils conducteurs : rôle du hasard, corrélation des progrès (d'une science, de l'ensemble des sciences,

des facultés humaines : ces progrès sont pluriels quoique solidaires (p. 26), donc le *TH* n'est pas réductible à une philosophie du progrès), permanence de la guerre entre les Lumières et les « sinistres pouvoirs du sacerdoce » (p. 29), structure manichéenne dont on ne peut sortir que par le postulat de la perfectibilité indéfinie, doctrine nouvelle (*TH* p. 235, 392, 456) et « nouvelle modalité du discours utopique » (p. 37).

Jean-Pierre Schandeler (p. 43-76), qui a dirigé avec Pierre Crépel l'édition du *TH,* revient sur le choix d'une présentation d'abord chronologique : 1772, années 1780, 1793-94. Pour la dernière période, l'édition a séparé le *Prospectus/Esquisse* des notes et fragments afférents : elle a donc constitué (et non reconstitué p. 43) le *TH* comme œuvre doublement inachevée : inachèvement matériel, inachèvement de la conception elle-même. On peut y voir le signe d'un échec, mais aussi la trace dynamique d'un projet intellectuel difficile. Condorcet lui-même peine à qualifier son objet autrement que par des démarcations négatives. Il cherche à dessiner les contours d'une « maîtrise possible des phénomènes sociaux » (p. 45). Pour pouvoir peser sur eux, il faut comprendre les mécanismes sociaux. Comment nommer ces sciences à construire ? Le syntagme « sciences sociales » (p. 48) paraît le plus approprié. Le *TH* est, plutôt que la constitution d'une théorie des sciences sociales, une réflexion sur ses conditions de possibilité. Du coup, l'*Esquisse/Prospectus* n'en est plus la pièce maîtresse. En 1772, le projet est celui d'une histoire des connaissances ; dans les années 1780 apparaissent les 9 époques, la notion de perfectibilité indéfinie, et les prémisses d'un double régime discursif, historique/théorique. En 1793, Condorcet accentue l'enchevêtrement de ces deux aspects (schémas p. 60-61). Les notes et fragments sont d'abord des tentatives pour établir des outils théoriques (langue, concepts, procédures) appropriés aux futures sciences sociales (p. 68). Le *Prospectus/Esquisse*, seul publié et donc connu, – trop connu ? – a contribué à « figer une idée biaisée de Condorcet et des Lumières » (p. 76).

Le volume ne prétend pas épuiser le sujet. Est-il, d'ailleurs, épuisable ? On peut travailler à des bilans partiels, cerner les erreurs, c'est-à-dire les connaissances qui se sont modifiées depuis 1794, les prévisions qui ne se sont pas réalisées, les parties de l'iceberg qui ont fondu dans l'océan des connaissances. Mais ils ne réduiront pas l'ambition fondatrice du projet, politique autant que scientifique : comment rendre les sciences « vraiment populaires » (*TH* p. 419), faire que le genre humain ne soit plus divisé en dominants et dominés ? L'entreprise, un tantinet mégalomaniaque, à la fois méta-encyclopédie, essai épistémologique et autobiographie, pose des questions qui resteront ouvertes tant que l'avenir le sera.

Annie GEFFROY

Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen, *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*. Préface d'Élisabeth Badinter, Hermann, 2011, 198 p., ISBN : 978 2 7056 8085 5.

Comme le rappellent Élisabeth Badinter dans sa préface et Patrice Bret dans son introduction, il était temps de se pencher sur le cas de Marie-Geneviève d'Arconville (1720-1805), même si, ou plutôt parce que, aux dires de celle-ci, suivant les mots de M^me^ d'Épinay, « une femme parfaite est celle dont on n'entend jamais parler ». Ce précepte de bonne conduite s'applique, on le comprend, aussi bien à la vertu des femmes qu'à leur travail.

Mais le moyen de résister, pour une jeune femme qui déborde d'énergie, d'idées, de compétences savantes, et qui cherche donc, nécessairement, dans une morale de « l'être utile », une forme de reconnaissance ? Car la seule postérité d'un homme ou d'une femme de génie ne réside-t-elle pas dans ses écrits ? La vue de sa première production imprimée lui fait écrire : « J'eus tant de plaisir à la voir et surtout à la lire que je ne pus m'empêcher de la baiser de tout mon cœur » (p. 26). M^me^ d'Arconville n'enfreint certes jamais la règle de l'anonymat, que ce soit pour publier un *Essai sur la putréfaction* fondé sur de nombreuses expériences (certainement pas la plus féminine des pratiques…) pas davantage pour ses *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, ni même ses dizaines de traductions de romans ou d'essais anglais et italiens. Mais elle ne faisait pas secret non plus de son intense activité, scientifique et érudite, puisque sa curiosité et son attrait pour les sources et le travail bien fait la conduisait à assister aux cours privés ou publics, à enquêter dans les bibliothèques, à commanditer les graveurs. Ses contemporains disaient que « son style avait de la barbe », sans doute la barbe de la recherche sans fioriture de la vérité, expérimentale comme morale.

Ce recueil de contributions répond par de multiples voies d'approche à la double question formulée en une, « M^me^ d'Arconville est-elle une femme des Lumières ? », puisque l'on peut se demander à la fois si l'activité de cette grande bourgeoise conservatrice relève des Lumières et/ou si sa personnalité est la marque d'un changement d'aspiration féminine. La « Présidente », fille d'un fermier général, épouse de parlementaire, s'avoue volontiers antiphilosophe, prône une morale classique de sensibilité janséniste mais n'en lit pas moins Rousseau et Voltaire, reçoit dans son salon Turgot et Malesherbes. Les traductions en allemand de ses traités, *Des Passions* et *De l'Amitié*, en 1770, ont même pu être attribués à Diderot. Il fallait donc bien au moins l'intérêt conjugué de nombreux chercheurs et des deux éditeurs de ce recueil d'articles et

d'informations inédites, pour apporter des éclairages contrastés sur son activité mal connue de traductrice et savante, passant avec souplesse de l'étude de l'anatomie à celle de la chimie, du registre de la morale à celui de l'histoire.

« Écrire à tout prix », quel besoin incongru pour une petite fille qui n'apprend à lire qu'à huit ans, se marie à quatorze (tôt, comme les aristocrates, par comparaison, seules 4 % des femmes se marient avant 17 ans sous l'Ancien Régime) met au monde son premier enfant à seize, son troisième à vingt. Une jeunesse d'études hors des collèges masculins, certes, mais dans le monde des salons et bientôt au cours du Jardin du roi, participant à des expériences menées dans des cabinets de physique, intervenant dans le monde de l'imprimé en pleine expansion.

Une femme de contradictions certainement, et c'est bien ce qui en fait l'intérêt et suscitera très certainement de nouvelles études sur les manuscrits inédits dont il est souvent question dans cet ouvrage, considérés comme perdus jusqu'à ce qu'ils passent en vente en 1980 et soustraits aux chercheurs jusqu'à ce qu'une copie puisse en être acquise en 2008 par l'Université de Trois-Rivières au Canada (index thématique p. 152). Ces douze volumes manuscrits des *Pensées, Réflexions et anecdotes* retracent sa « faim canine de faire » et surtout de faire autrement, si ce n'est mieux que les traditionnelles occupations dévolues aux femmes de son rang. On sent la délectation qu'elle a à mettre en scène la rédaction de son *Histoire de Marie de Médicis* qu'elle aurait dicté en totalité en exécutant au petit point tout un mobilier de salon (p. 25)…

Un des aspects les plus intéressants de son activité est celui de traductrice-expérimentatrice « au croisement de l'ambition féminine et de la science appliquée » (p. 73), à rapprocher des travaux d'anatomie de Marie-Marguerite Biheron, précisions gommées par les biographes du XIX^e^ siècle, qui ne voient guère en elle qu'une mondaine virant « dévote, mais sacrifiant beaucoup aux plaisirs de l'esprit ». Ses recherches en collaboration avec Poulletier de la Salle et Macquer, ses prises de position dans les controverses sur la validité des catégories chimiques et son esprit critique entrent en contradiction avec les codes de modestie féminine qu'elle prône par ailleurs. Une autre dimension de la traduction est décrite par de nombreuses contributions du recueil : l'« infidélité » au texte initial que M^me^ d'Arconville conjugue avec une volonté pédagogique de faire voir et comprendre par planches, tables et glossaire, mais aussi par une adaptation au public français, en littérature ou en science, et plus librement encore, à ses propres visées . Cette « adaptation » peut prendre une forme matérielle (choix de format, de qualité de papier) ou stylistique, ajoutant préface, commentaires et notes. L'analyse fine du travail à l'œuvre dans ces traductions montre qu'il est possible de conjuguer anonymat et volonté d'être auteur. Elle montre également que

M^me^ d'Arconville convoque dans ces textes un « salon virtuel » d'auteurs qu'elle fait dialoguer par l'intermédiaire de ses commentaires, convocation qui lui permet d'asseoir sa propre autorité tout en faisant parole d'auteur.

Un seul petit regret, la médiocre qualité des illustrations et les coquilles qui auraient chagriné la présidente Thiroux d'Arconville, si préoccupée de la qualité des gravures de ses ouvrages ! Mais on ne se lasse pas de parcourir sa bibliographie où se côtoient genres (romans, histoire, science, poésie, théâtre, morale) en originaux ou en traductions et l'on ne peut que se réjouir que la voie soit ainsi ouverte à de nombreuses autres recherches. L'on pourrait par exemple suggérer d'interroger plus avant les différentes modalités de cette (auto)censure de l'expression féminine que M^me^ d'Arconville rappelle dans ses *Mémoires de littérature, de morale et de physique*, en 1775 : « il y a toujours à perdre pour une femme à se déclarer auteur, et très peu à y gagner ». S'agirait-il par là sur fond d'une vertu générale d'humilité féminine, de régler la juste mesure et la position convenable d'une femme scientifique ? Comment s'articulent les stratégies de renvois ou de dénis au travers des constats biographiques, des appels à la sagesse commune ou à une autorité morale tels qu'on les lit, autre exemple, dans cette lettre de M^me^ Lavoisier à Antoine Le Blanc de Guillet du 20 décembre 1781 « je me souviens de cette maxime d'un homme dont j'aime fort les ouvrages et cherche à suivre les préceptes : que la meilleure femme du meilleur monde connu est celle dont on ne parle point » ?

Irène Passeron

Mariafranca Spallanzani : *L'Arbre et le labyrinthe. Descartes selon l'ordre des Lumières*, Paris, Honoré Champion, traduction de Martin Rueff, préface de Jean Dagen, 2009, 584 p., ISBN : 978-2-7453-1874-9.

Roselyne Rey avait rendu compte du livre *Immagini di Descartes nell'Encyclopédie* dans le numéro 12 de la revue *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* (1992, p. 194-195) et avait dit le bien qu'il fallait en penser. On ne peut que se réjouir de sa traduction en français, d'autant plus que le présent volume ne se limite pas à une traduction, mais ajoute une seconde section inédite et trois scolies à l'ouvrage d'origine. Comme l'indique le titre italien, la première section porte sur les images de Descartes dans l'*Encyclopédie*. Le pluriel est important car, s'il est indéniable que Descartes tient une place importante dans la culture de ceux qui font les Lumières françaises, ce qu'ils en retiennent est très variable d'un auteur à l'autre. M. Spallanzani montre bien que sa mémoire est l'objet de débats, et se trouve au croisement de différents jeux

d'opposition. Comme le résume Jean Dagen dans sa préface, « par le simple fait de nommer Descartes on contribue à la constitution d'un jeu de signes qui valent tantôt option, tantôt exclusion ». Des adversaires de l'*Encyclopédie* comme Chaumeix se réclament de Descartes contre Helvétius : le dualisme et les idées innées leur semblent une métaphysique solide pour protéger le christianisme et ils voient dans l'acceptation du sensualisme par les encyclopédistes une façon sournoise de favoriser le matérialisme. De l'autre côté, les encyclopédistes ont beau jeu de souligner que l'empirisme auquel ils reviennent était en un sens la philosophie partagée avant cette conversion cartésienne générale, et que Descartes en son temps a eu à se défendre contre les Chaumeix de son époque. Ils s'identifient pour leur part à l'image du philosophe qui sait s'opposer seul, par la raison, aux préjugés, et qui doit en payer le prix par l'exil. Ils condamnent le faiseur de systèmes, mais approuvent l'intention cartésienne ; ils refusent ce qui est devenu la philosophie officielle du rationalisme chrétien (au prix d'un certain nombre d'aménagements) mais approuvent l'image (qui suppose aussi une certaine interprétation de la réalité historique) d'une forme de rationalisme héroïque, tout en rejetant aussi bien sa physique, définitivement discréditée par l'acharnement ridicule des derniers défenseurs des tourbillons contre Newton, que sa métaphysique, dépassée par Locke. Descartes devient alors l'image du mauvais esprit de système, qui en vient à se retourner contre l'évidence même : la question de la sensibilité animale est à cet égard un lieu exemplaire. Mais à l'intérieur même de l'*Encyclopédie*, l'héritage cartésien fait débat. Pestré, auteur de l'article Cartésianisme, ne donne pas tout à fait la même image de Descartes que le Discours préliminaire, et l'inventaire très fouillé de M. Spallanzani dans le texte de l'*Encyclopédie* fait bien ressortir à quel point les approches de Diderot ou de Jaucourt sont encore différentes. Comme on le sait, l'*Encyclopédie* n'est pas un bloc uniforme, elle témoigne d'un projet d'ensemble, mais elle est en même temps traversée par des tensions internes, ne serait-ce qu'entre ses deux directeurs. C'est ce que fait bien ressortir la deuxième section du livre, consacrée à la question de l'ordre, et à sa représentation dans l'image de l'arbre. Un premier chapitre consacré à Descartes et à son programme philosophique montre comment celui-ci invente les termes dans lesquels cette question se posera pour toute la modernité. Les pages suivantes sont consacrées à l'*Encyclopédie*, qui va réinventer l'image de l'arbre, à partir de l'idée d'un ordre généalogique des connaissances humaines. M. Spallanzani souligne que, dès le premier volume, cette reformulation collective de l'idée d'ordre des connaissances ne s'exprime pas exactement de la même façon dans le « Prospectus » de Diderot et dans le « Discours préliminaire ». Cette différence s'accentue dans le cinquième volume avec d'un côté l'article Éléments des sciences de

d'Alembert et de l'autre l'article *Encyclopédie de Diderot. En un sens, il s'agit là d'un autre aspect du débat autour de l'héritage cartésien, et cette partie inédite du travail de M. Spallanzani est un utile approfondissement du projet d'origine.

Colas Duflo

Frank A. Kafker and Jeff Loveland (Éds.), *The Early Britannica (1768-1803): the growth of an outstanding encyclopedia*, Voltaire Foundation, *SVEC* 2009,10, 349 p. ISBN : 978 0 7294 0981 0. ISSN : 0435-2866.

À la différence de l'*Encyclopédie,* l'*Encyclopædia Britannica*, dont la première édition paraît à Edimbourg en 1771, n'a attiré que peu d'études. Le présent volume, qui comporte des illustrations consacrées aux différents éditeurs et aux pages de titre, est ainsi le bienvenu. Il ne s'agit pas d'une collection d'articles autour de l'ouvrage, mais bien d'une histoire détaillée des trente-cinq premières années de cette institution qui existe toujours : cette période correspond aux trois premières éditions et au *Supplément* de la troisième. Le volume se compose, outre une introduction écrite par les deux éditeurs du livre et un épilogue par F. Kafker, de quatre études traitant chacune d'une partie de cette histoire, avec trois chapitres consacrés chacun à une édition : les débuts sous William Smellie (1768-1771), par Kafker et Loveland, l'expansion sous James Tytler (1777-1784), par Kathleen Hardesty Doig, Frank Kafker, Jeff Loveland et Dennis A. Trinkle, la reconnaissance (1788-1797) sous Colin Mcfarquhar, George Gleig et peut-être James Tytler, par Kathleen Hardesty Doig, Frank Kafker, et William E. Morris, aidés par Marion A. Brown et Jeff Loveland, et finalement un chapitre consacré au *Supplément* de la troisième édition, par Kathleen Hardesty Doig et Jeff Loveland. On suit ainsi le développement de l'ouvrage, qui évolue d'une compilation assez inégale en 1771 à l'ouvrage de référence éminent que constitue la troisième édition.

Les auteurs ont choisi de privilégier l'information détaillée. Chaque chapitre présente d'abord l'histoire de la publication en la situation par rapport à la concurrence (notamment avec la *Cyclopædia* de Chambers), suivie d'une section consacrée aux pratiques éditoriales. Une troisième section étudie le contenu, divisé selon le traitement des différents domaines du savoir : les sujets principaux traités, les sources principales utilisées et dans la mesure du possible l'identification des auteurs des articles. Cette section, qui augmente au fur et à mesure des éditions, est suivie d'une autre sur la réception de l'édition et sur la poursuite de la carrière de l'éditeur concerné. Le lecteur dispose ainsi non seulement d'une étude fouillée de l'histoire de chaque édition, mais également de

celle de l'évolution de l'ouvrage, du point de vue de l'organisation comme de son contenu. Car la *Britannica* à l'origine se distingue par le fait qu'elle comporte à côté d'articles alphabétiques assez courts, de longs traités consacrés aux grands domaines du savoir. Comme l'indiquent Kafker et Loveland dans leur Introduction, cette organisation évitait le recours à un tableau des connaissances ou à un système complexe de renvois afin de démontrer la cohérence de l'ouvrage. L'étude de l'évolution de ces traités jette une lumière inédite sur l'évolution du savoir et de disciplines particulières, ainsi que sur la réception de théories nouvelles et de découvertes. On constate également l'incidence sur la *Britannica* des évolutions politiques, et notamment la réaction contre la Révolution française perceptible dans la troisième édition et dans son *Supplément*.

Il n'est pas possible d'indiquer ici toute la richesse de ce livre, qui fournit également une histoire des Lumières écossaises. Bornons-nous à la comparaison avec l'*Encyclopédie*, dénoncée en 1801 dans la préface du *Supplément* pour son rôle dans la diffusion de l'anarchie et de l'athéisme. Cette comparaison court tout le long du livre, et la différence d'avec l'ouvrage français est rappelée en plusieurs endroits, dont on peut citer quelques exemples : la conformité religieuse de la première édition de la *Britannica* et la défense du *statu quo*, souvent visible mais qui devient plus prononcée dans le *Supplément* (p. 266) ; le fait que ses deux premières éditions ne manifestent pas la même conscience que l'ouvrage français d'une ville comme une unité architecturale (p. 95) ; l'intérêt moindre des articles consacrés au droit et à la politique dans la deuxième édition (p. 139) ; la question de l'identification et le nombre des auteurs ; l'absence de discussion de la conception d'encyclopédie (p. 194). L'ouvrage nous fournit également des précisions concernant l'utilisation (relativement limitée) de l'*Encyclopédie*. Mais c'est notamment dans l'Épilogue : « the tortoise and the hare », que Frank A. Kafker, développe la comparaison entre les deux ouvrages, en tentant de répondre notamment à la question de savoir pourquoi l'*Encyclopédie*, incontestablement supérieure à la *Britannica* des débuts et dotée d'une aura de prestige, n'a pas réussi à continuer au-delà du début du XIX^e^ siècle, à la différence l'entreprise écossaise. Kafker souligne les problèmes de Panckoucke avec la censure et attribue la longévité de la *Britannica* au climat politique, économique et culturel de la Grande-Bretagne entre les années 1750 et 1820, si différent de celui de la France.

Il s'agit donc d'un ouvrage très utile dont l'intérêt dépasse largement la seule histoire de l'*Encyclopædia Britannica* et englobe des domaines variés bien au-delà de la seule histoire du livre. Mais les renseignements sont à chercher dans le récit détaillé, car il ne s'agit pas d'un ouvrage de référence qu'on peut consulter rapidement sur tel ou tel

point. De ce point de vue, il aurait sans doute été utile de fournir des tableaux indiquant et chiffrant certaines des transformations les plus notables à travers ces trois éditions. Malgré cette lacune, on doit remercier les auteurs d'avoir mis à la disposition des chercheurs les résultats de leurs recherches minutieuses, qui susciteront à n'en pas douter d'autres travaux sur les encyclopédies.

Ann THOMSON